

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



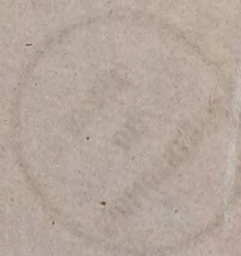
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THEATRE

RETOUR TO NAIRO



LIBRARY OF THE

THEATRE

LES FOLIES

DU LUXE RÉPRIMÉES,

OU

LE VÉRITABLE AMI,

INTENDANT COMME IL Y EN A PEU,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR M. CARRIÈRE-DOISIN.

Qu'un ami véritable est une douce chose !

LA FONTAINE.



A PARIS,

Chez LEROY, Successeur de M. LOTTIN
le Jeune, Libraire, rue Saint-Jacques.

1786.

THE TOLL

PAID

THE TOLL

PAID

THE TOLL

PAID

THE TOLL

PAID



THE TOLL

PAID

AVIS DE L'ÉDITEUR.

UNE centaine de Représentations de cette Piece, suivies comme celles de la *Folle Journée*, feroit une assez bonne affaire; mais ce sont de ces miracles qui ne se renouvellent pas tous les jours; aussi l'Auteur n'a-t-il pas même osé hasarder de la présenter à MM. les Comédiens. Je le lui avois cependant conseillé. Voilà la conversation que nous eûmes ensemble à ce sujet.

L'ÉDITEUR.

Croyez-moi, Monsieur, présentez cette Piece.

L'AUTEUR.

Je m'en garderai bien. Le moyen de s'exposer sur la Scene, dans la chaleur d'un pareil enthousiasme, c'est l'affaire de plus de cinq ans pour remettre les têtes.

L'ÉDITEUR.

Quoi! vous pensez qu'une Comédie simple, naturelle, & faite dans les bons principes, ne seroit point accueillie?

L'AUTEUR.

Non, Monsieur; ce n'est pas que MM. les Comédiens ne s'y connoissent, mais ils vous répondront: ces sortes d'Ouvrages ne sont plus du ton de notre Théâtre. De bonnes Folies, du persiflage, des dé-

4 *AVIS DE L'ÉDITEUR.*
rails (1), du style perlé, des Drames encore, &

(1) On a tellement accoutumé le Public à admirer au Théâtre des détails brillants, des sentences, des portraits, qu'une Piece court risque d'être rejetée, si elle n'en étincelle. C'est cependant cet abus de l'esprit qui tue l'action, & qui est cause que presque tous nos Auteurs s'attachent particulièrement à cette partie.

Plusieurs d'entr'eux en gémissent, mais on veut plaire à la multitude, & sur-tout se prêter au desir de certains Acteurs qui n'adoptent une Piece, qu'autant qu'ils y trouvent de ces Scenes préparées pour faire ce qu'ils appellent *sensation*. De-là plus de plan, plus d'intérêt qu'en narrations.

Aussi le Public, ainsi que dans une galerie de tableaux, attend-il l'Acteur qui doit lui présenter un portrait piquant. L'exposition faite avec art, chacun trépigne & s'exalte.

Sans doute qu'une Comédie exige des peintures saillantes & vraies des mœurs & des ridicules; mais il faut que placées à propos, elles servent au développement de l'action même & des caractères, autrement ce n'est plus qu'une conversation ingénieuse qui ne laisse que le souvenir des talents de l'Acteur.

Ce que je dis ici est la réponse que je fis à une personne qui, après avoir lu ma Piece, me dit, qu'elle tenoit au bon genre, mais qu'elle étoit trop naturelle pour le goût actuel, que j'aurois dû y semer des détails brillants, des portraits, de ces peintures animées qui excitent les *bravo*. Frappé de cette observation, j'allois reprendre les pinceaux; mais réfléchissant que la raison, dans une Comédie faite pour corriger les mœurs, est préférable aux écarts de l'esprit, je la laissai telle qu'elle étoit.

Cependant si les Provinces, où ma Piece sera jouée, s'accordent à l'exiger avec les personnes de goût de la Capitale, je tirerai de mon porte-feuille de jolies découpures, & je tâcherai de les satisfaire.

AVIS DE L'ÉDITEUR. 5

dont les situations soient bien à l'effet, voilà, Monsieur, ce qu'il faut aujourd'hui pour obtenir un succès brillant, & procurer des fonds.

L'ÉDITEUR.

Vous plaifantéz, fans doute ?

L'AUTEUR.

Point du tout. Voyez avec quelle discrétion ces Messieurs hafardent nos anciennes Pieces ! encore n'est-ce qu'en les jouant supérieurement, qu'elles soutiennent cinq ou six représentations.

L'ÉDITEUR.

Et d'où cela vient-il ?

L'AUTEUR.

Du Public.

L'ÉDITEUR.

Comment ! ce juge suprême, cet oracle de la postérité, auquel nos Auteurs eux-mêmes ne cessent d'appeller ?

L'AUTEUR.

Oh ! distinguons, s'il vous plaît, il y en a de deux fortes. Le premier, que tous les Théâtres, ainsi que tous les Marchands de colifichets, sont très-jaloux d'attirer, parce qu'il fait nombre ; c'est celui que j'accuse & que je nomme *Public Fourmilliere*. Le second, sage, prudent, & qui gémit lui-même sur la dépravation & les folies du siecle, voilà le Public par excellence, & que fans doute vous entendez.

L'ÉDITEUR.

Oui, & c'est sur lui qu'il faut compter.

6 *AVIS DE L'ÉDITEUR.*

L'AUTEUR.

Eh non ! c'est inutile ; il a beau faire l'éloge d'un Ouvrage , le Public fourmilliere en juge tout autrement. Quinze ou vingt représentations font l'affaire des bonnes Pieces , & l'on en parle plus que dans le cabinet , lequel n'est pas , comme vous voyez , la caisse des Comédiens.

L'ÉDITEUR.

C'est très-fâcheux pour le progrès des Arts.

L'AUTEUR.

Que voulez-vous ? voilà le ton du siecle ; aussi l'Auteur de la *Folle Journée* , qui le connoît très-bien , s'en est-il donné à cœur-joie ; car malgré les clameurs , le tort n'est pas tout à lui (1). Capable de faire une bonne Piece , mais fin calculateur , il

(1) En effet , malgré que je répere ici ce que j'ai dit dans ma Piece du *Café Littéraire* , que M. de B. est un des Auteurs Dramatiques qui se sont le plus écartés des vrais principes , cela n'empêche pas que je ne reconnoisse dans ces Ouvrages un de nos Ecrivains le plus en état de faire une excellente Comédie. Doué de tout l'esprit , de toute la gaieté , de cette philosophie même si nécessaire pour mettre en action les vices & les ridicules des hommes ; oui , je suis persuadé , que s'il le veut , il enrichira la Scene Françoisse de quelques chef-d'œuvres. Je le souhaite d'autant plus , que le succès prodigieux de ses Comédies , avec toutes leurs imperfections , peut devenir un exemple aussi nuisible aux talents des Auteurs , qu'il est dangereux au goût des spectateurs pour le vrai genre.

AVIS DE L'ÉDITEUR. 7

a jugé que ce seroit un travail perdu. La caisse encore une fois, la caisse.

L'ÉDITEUR.

Mais n'y a-t-il pas aussi un peu d'humeur de votre part?

L'AUTEUR.

Non, d'honneur. C'est si vrai, que vous voyez aujourd'hui presque tous nos Auteurs se copier les uns & les autres; il n'y a qu'un moule, & ce moule-là, c'est le goût du Public, vous dis-je.

L'ÉDITEUR.

En ce cas, c'est donc la faute des Auteurs mêmes; ils devroient chercher à le ramener à la raison.

L'AUTEUR.

Plusieurs l'ont tenté. Mais voyant que les bagatelles & les folies rapportoient des réputations en argent comptant, ils ont pris le parti de suivre le torrent, & ils s'en trouvent mieux.

L'ÉDITEUR.

Belle gloire, ma foi!

L'AUTEUR.

C'est la plus sûre au moins pour l'existence physique. Or, Monsieur, comme cette gloire n'est pas de mon goût, & que je n'ai pas l'art de travailler en marqueterie, je n'aurai pas l'honneur d'être joué.

L'ÉDITEUR.

Vous avez tort.

L'AUTEUR *tire une lettre de sa poche.*

C'est décidé, & voilà mon arrêt.

L'ÉDITEUR *lit.*

« J'ai lu avec beaucoup d'attention, Monsieur, la
 » Piece intitulée *l'Intendant comme il y en a peu.*
 » En convenant qu'elle est écrite avec facilité, &
 » d'une morale offerte sous un aspect simple, naturel,
 » & qui n'exclut pas le vrai Comique, je ne con-
 » seille point à l'Auteur de la présenter à la Comédie
 » Française; elle n'est point du ton de notre
 » Théâtre, &c. *Signé *** C. ord. du Roi.*

Comment! cette lettre est de....?

L'AUTEUR.

Vous le voyez, & il a raison. La caisse, Monsieur, la caisse.

L'ÉDITEUR.

Mais, en vérité, avec ce diable de refrain, vous y feriez prendre goût.

L'AUTEUR.

Aussi chacun y court-il, au risque de se casser le col.

L'ÉDITEUR.

Ce qui arrive assez souvent; car encore pour réussir, dans le genre qui plaît aujourd'hui, faut-il un certain tact, une allure d'esprit que tout le monde n'a pas.

AVIS DE L'ÉDITEUR. 9

L'AUTEUR.

Cela s'apprend dans les Cafés, dans les coulisses, chez nos jolies Femmes sur-tout.

L'ÉDITEUR.

A propos de Café. Avez-vous lu une certaine *Comédie-Prologue*, intitulée, le *Café Littéraire*?

L'AUTEUR.

Oui, une critique de la célèbre Préface du Mariage de Figaro?

L'ÉDITEUR.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'Auteur, tout en s'élevant contre les farces, finit lui-même sa Piece par des bouffonneries, tant la force de l'exemple a de pouvoir.

L'AUTEUR.

N'est-ce point aussi une finesse de sa part, une satire détournée contre les pasquinades?

L'ÉDITEUR.

Il le dit bien, mais au moins ne devoit-il pas offrir, sous un aspect humiliant, la qualité d'Auteur.

L'AUTEUR.

Mais, voyez donc quels Auteurs?

L'ÉDITEUR.

N'importe, c'est toujours fortifier contre le corps entier de la Littérature, un préjugé qui n'est déjà que trop désagréable.

L'AUTEUR.

Ma foi, mon ami, vous m'avez deviné; j'ai fait cette réflexion, & j'en resterai là.

10 AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'ÉDITEUR.

Comment !

L'AUTEUR.

Mais oui , soit dit entre nous , c'est moi qui ai eu la témérité de faire cette petite sortie.

L'ÉDITEUR (1).

Tant pis pour vous , beau masque , & ne vous en vantez pas.

L'AUTEUR.

Pourquoi donc ? je ne me suis point écarté de la décence. J'ai exprimé ce que je pensois sur un art que j'aime.

L'ÉDITEUR.

Mais au moins , ne vous avisez donc pas de publier la Piece que vous annoncez , *les Auteurs Modernes* ; ce seroit vous faire cent ennemis.

L'AUTEUR.

Vous avez raison , mais le vrai motif qui m'en empêchera , c'est que pour remplir utilement cette tâche , je vois qu'il faudroit un autre Moliere. Or , vous jugez que je n'ai pas l'imbécillité de repliquer à cette objection , ni de me croire capable de ramener par mon exemple , aux bons principes.

(1) Le *Café Littéraire* est sous le nom de Mlle. C. D. Ce déguisement est une méprise causée par un certain Cousin Jacques , parent de l'Auteur. Non le Cousin , Auteur des *Lunes*. C'est cette conformité de nom qui a donné l'idée d'une lettre qu'on trouvera à la fin de la Piece.

AVIS DE L'ÉDITEUR. 11

L'ÉDITEUR.

Cependant, avouez-le. Ne pensez-vous pas les avoir observés dans votre Comédie de l'*Intendant* ?

L'AUTEUR.

Je l'ai tenté au moins, & je vous avoue que je la croyois mériter une lecture. C'est au vrai Public à en juger.

L'ÉDITEUR.

Prenez-y garde. Il est bien difficile d'attirer son attention sur une Piece imprimée, sans qu'elle ait été jouée.

L'AUTEUR.

Je le fais, & c'est encore un reproche qu'on est en droit de faire à la légèreté du Public fourmillière. Paroît-il un Roman insipide, un petit écrit fugitif, dont la malice fait tout le mérite, on se les arrache ; ils circulent par-tout, & la plus excellente Comédie, dénuée de la représentation, reste dans un parfait oubli. Cette indifférence est cause que de très-bonnes Pieces restent dans le porte-feuille, & que sur-tout les Auteurs se découragent, parce qu'en effet il y a trop de difficultés à vaincre, & de temps à perdre pour faire jouer une Piece.

L'ÉDITEUR.

C'est ce qui m'a toujours étonné. Car enfin, une Comédie est certainement bien préférable à ces écrits dont vous parlez.

L'AUTEUR.

Oui, mais convenons que pour ramener là-dessus

12 *AVIS DE L'ÉDITEUR.*

le goût de la Nation, il faudroit qu'elle fût bien convaincue que, désormais, les Pièces de Théâtre, imprimées sans être jouées, ne seront pas de ces fadeurs amoureuses, de ces intrigues parasites, que la plupart des Auteurs croient faire passer, à la faveur de quelques détails calqués presque tous sur ceux du *Méchant*, qui, malheureusement pour eux, a peint dans chaque vers, la plus grande partie des travers de la société actuelle, & d'un pinceau si supérieur.

L'ÉDITEUR.

En effet, je remarque avec vous que cette Pièce de Gresset est, en quelque sorte, un tableau de chevalier, que nos Auteurs modernes se prêtent tour-à-tour, & qu'ils cherchent à imiter. Mais on en revient toujours à l'original, & les copies restent là.

L'AUTEUR.

Je dis donc que, si le Public daignoit s'occuper un peu plus des Comédies imprimées, sans être jouées, cela soutiendrait l'émulation, & consoleroit au moins des peines inutiles qu'on auroit prises pour les faire représenter.

L'ÉDITEUR.

Sur-tout si Messieurs les Journalistes avoient aussi la complaisance d'y prendre un vif intérêt.

L'AUTEUR.

Ils le font volontiers, quand l'Ouvrage le mérite. Oui, Monsieur, je voudrois, avant tout, qu'on commençât par faire imprimer sa Pièce. Alors les

AVIS DE L'ÉDITEUR. 13

Comédiens perdroient bien moins de temps; la faveur ou l'intrigue auroient moins de pouvoir, & les Auteurs éprouveroient moins de désagréments, parce qu'un ouvrage demandé par le Public même, ne seroit reçu & joué que d'après un jugement général, & les corrections prouvées nécessaires, sauf à le réimprimer. Ce seroit un sacrifice sans doute, & perdre un peu de l'avantage de la surprise; mais n'en seroit-on pas bien dédommagé par la satisfaction & l'honneur de devenir l'enfant adoptif de ses propres Juges?

L'ÉDITEUR.

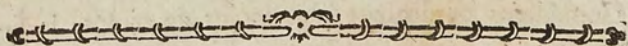
Cela étant, imprimons, & voyons ce qui en résultera.

L'AUTEUR.

Au moins aurai-je la satisfaction de voir les sentiments partagés sans rumeurs. L'éloge ou la critique ne me causera pas, dans un même instant, une humiliation ou une joie trop sensible, ce qui arrive souvent, lorsqu'on s'expose imprudemment à tomber au Théâtre.

Nota. Il y a près d'un an que cette Comédie seroit imprimée, sans un voyage d'assez long cours.





NOMS DES ACTEURS.

DE MONVAL.

MADAME DE MONVAL.

MERVILLE, Ami & Intendant de la Maison.

MADAME DE ROZAN, sœur de Monval.

CLARICE.

MERVILLE, fils.

DORSAIN.

LE MARQUIS DE BASENCOUR.

MARTON.

ARMAND, Domestique de Merville.

JASMIN, Valet-de-Chambre de Mme. de Monval.

PLUSIEURS CRÉANCIERS.

La Scene est dans la Maison de M. de Monval.



LES FOLIES
DU LUXE RÉPRIMÉES,
OU
LE VÉRITABLE AMI,
INTENDANT COMME IL Y EN A PEU,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Sallon.

SCENE PREMIERE.

MERVILLE. *Il est assis devant une table chargée de papiers. On entend le bruit de plusieurs Ouvriers.*

A qui donc en ont-ils pour frapper de la sorte?
Armand? Armand?

JASMIN *accourt.*

Il n'y est pas, Monsieur, que voulez-vous?

M E R V I L L E.

Eh ! pourquoi donc ce baccanal ?

J A S M I N.

Quoi ! Monsieur , vous ignorez donc qu'on donne bal ici ce soir , & que j'ai là vingt ouvriers qui travaillent en conséquence ?

M E R V I L L E.

Je n'en fais pas le mot.

J A S M I N.

Oh bien , attendez - vous à la fête la plus brillante ; rien n'est épargné.

M E R V I L L E.

C'est tout simple , on prend sans compter.

J A S M I N.

Quel coup à faire aujourd'hui , Monsieur , si vous étiez là ce qui s'appelle un véritable Intendant ! trente pour cent sur les mémoires , sans que cela paroisse.

M E R V I L L E *en souriant.*

Je le crois , mais je n'en ferai rien.

J A S M I N.

Oh , j'en suis persuadé , vous les rabattrez plutôt ; mais qu'est - ce que cela fait , à vous les débats , à nous la bonne chère & la danse.

M E R V I L L E.

C'est ton Marquis , sans doute , qui est le coryphée de la fête,

J A S M I N.

J A S M I N.

Comme de raison, Monsieur, & vous conviendrez qu'il s'y entend à merveille.

M E R V I L L E.

Oui, c'est l'homme du monde qui fait le mieux ruiner une maison gaiement.

J A S M I N.

Au moins donne-t-il un air d'aisance, un ton de grandeur qu'on n'avoit point ici avant lui. Vive les gens de Cour, pour faire ressortir noblement les avantages de la fortune.

M E R V I L L E.

Et se moquer tous les premiers, des folies qu'ils nous font faire.

J A S M I N.

A propos, Monsieur, je parlois de mémoires : avez-vous eu la complaisance de jeter un coup-d'œil sur la note de ceux que je vous ai donnés, car dans tout cela j'ai fait des avances ?

M E R V I L L E *d'un ton badin.*

Ma foi, mon ami, en qualité de Valet de-chambre, Caissier de Madame, tu cours gros risque d'attendre avec les autres. N'est-ce pas cela ? *Il cherche un papier.*

J A S M I N.

Justement.

M E R V I L L E *lit.*

Quartier de Janvier. — Modes, Bijoux, Bals,

Concerts & Comédies, six mille livres, & tout cela est perdu.

J A S M I N.

Non pas pour le Marchand, au moins.

M E R V I L L E.

Mais à-peu-près... Passons. « Dépenses faites par » ordre de Madame, tant pour cavalcades, parties » de chasse & promenades, que pour. . . *Il a de la peine à lire*; folies, fantaisies ».

J A S M I N *regarde le papier.*

Oh, je n'aurois pas mis cela! si-fait, ma foi, ça y est; mais ça n'est pas de moi! permettez. *Il prend une plume pour effacer.*

M E R V I L L E.

Eh non! Folies, c'est le mot, « trois mille liv. » illuminations & feux d'artifice, mille livres ».

J A S M I N.

Oh! ceci n'est pas cher, car tout le monde en a profité.

M E R V I L L E.

« Lorgnette & miroir de poche, à M. l'Abbé, » en retour d'un épagneul, six louis ».

J A S M I N.

Et encore est-il plus à lui qu'à Madame, car il ne cesse de le porter.

M E R V I L L E.

« Abonnement du Docteur Vaporius, trois cents » livres, c'est-à-dire que les visites de ce grand Homme, coûtent ici douze cents livres par an? c'est

payer un peu cher du charlatanisme. — *Il se leve.*
Mais enfin, cela finira.

J A S M I N.

Eh pourquoi donc, Monsieur, on s'amuse si bien ?
que ne faites-vous comme les autres ?

M E R V I L L E.

Il est vrai qu'il n'en feroit ni plus ni moins.

J A S M I N.

Mais certainement ; car enfin, Monsieur, vous
aurez beau faire, vous serez l'Intendant de la ré-
forme, & il s'en trouvera dix autres qui le feront
des menus-plaisirs. — Les Marchands eux-mêmes
viendront prier qu'on les ruine.

M E R V I L L E.

Sans doute, voilà leur sottise. Mais, dis-moi un
peu, toi qui as de l'esprit, des talents même, à quoi
t'amuses-tu dans cette maison ? tu perds ton temps.

J A S M I N.

Oh que non, Monsieur, je m'essaie ! une fois de-
venu Intendant, je marche sur les pas de mes Con-
frères ; Seigneur de deux ou trois bonnes terres,
j'achete une charge, des emplois, & me voilà no-
ble comme un autre.

M E R V I L L E.

Mais oui, j'aime ta franchise.

J A S M I N.

Eh ! Monsieur, si tous les Intendants vous ressem-
bloient, ils gâteroient la plupart des Seigneurs d'un

Royaume ! que feroient les petits, sans la folie des grands ?

M E R V I L L E.

L'un & l'autre seroient plus heureux.

J A S M I N.

Dites plus justes , & c'est bien différent.

M E R V I L L E.

Jasmin ! cette réflexion prouve qu'on t'a gâté , & je prédis que tu changeras.

J A S M I N.

Oh volontiers , quand j'aurai fait fortune.

M E R V I L L E.

Ne reste donc pas ici , car tu vois qu'on s'y ruine.

J A S M I N.

Justement , c'est là le moment. Ah ! que ne suis-je Intendant ! mais cela viendra. M. le Marquis une fois marié avec la fille de cette maison , me voilà en pied , & vogue la galere.

M E R V I L L E.

Eh non , n' imagine pas que ton Marquis s'avise d'épouser Clarice. Lorsqu'il saura que sa belle-mere vient de perdre cinquante mille francs au jeu ; que tous les biens sont en saisie réelle ; qu'en un mot , tous les Marchands vont fondre ici à la fois , fois sûr qu'il nous plante là.

J A S M I N.

Quoi , Monsieur , Madame a perdu cette nuit cinquante mille francs !

M E R V I L L E.

Tout autant. *A part.* Heureusement que ce n'est qu'un piège qui lui a été tendu.

J A S M I N.

Mais, on disoit cinq seulement. Oh, en ce cas, vous avez raison. Adieu, M. le Marquis, moi-même je serai le premier à m'opposer à ce mariage ; car enfin son nom vaut quelque chose.

M E R V I L L E.

Il le croit au moins ; aussi le fera-t-il valoir en cherchant d'autres dupes.

J A S M I N.

Vous lui en voulez ?

M E R V I L L E.

Au contraire, c'est pour son bien.

J A S M I N.

Mais, en vérité, Madame de Monval passe aussi les leçons de M. le Marquis. Elle se croit donc vraiment une Comtesse, pour aller de ce train ?

M E R V I L L E.

On ne l'est pas, mais on veut le paroître. Voilà, comme par vanité, la roture rentre dans son néant ; ainsi que la noblesse, elle n'a pas les mêmes ressources pour réparer les sottises.

J A S M I N.

Oh, ma foi, je vois bien qu'il faudra revenir aux économies. Vous rétablirez tout cela, Monsieur.

M E R V I L L E.

Sans doute, en faisant attendre, & même per-

22 *Les Folies du Luxe réprimées.*

dre aux honnêtes gens qui ont prêté, n'est-il pas vrai? belles ressources! mais... n'est-ce pas le Marquis que j'entends?

J A S M I N.

Lui-même.

M E R V I L L E.

Je me retire. *A part.* Bon, le voilà endoctriné, c'est ce que je voulois.

S C E N E I I.

LE MARQUIS. J A S M I N.

LE MARQUIS.

A H! te voilà, je te cherchois. *A voix basse.* Dis-moi un peu, est-il vrai que Madame de Monval ait perdu cinquante mille francs?

J A S M I N.

Tout autant, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Mais c'est fort désagréable, sur tout à la veille de lui céder une terre, & de toucher la dot de Clarice.

J A S M I N.

Et de danfer. — Au diable le bal.. Tenez, Monsieur, croyez-moi, changez de batteries, choisissez plutôt une jeune personne, dont le pere & la mere bien riches, bien économes, bien retirés, ne s'occupent qu'à amasser, pendant que vous, menant

joyeuse vie , aurez le droit de dépenser. Autrement , serviteur à la roture.

LE MARQUIS.

Tu as raison ; mais , entre nous , on connoît mes folies ; & la plus grande partie de ces Capitalistes , sont aujourd'hui aussi prudents qu'ambitieux. Il a fallu que je rencontraisse justement une jeune femme prodigue , aimant le faste & la dépense , & dont le mari , absent pendant six mois , me laissa le temps de m'emparer de son esprit.

J A S M I N.

Le mari absent , dites-vous ? je vois au contraire que depuis huit jours , qu'il est de retour , vous agissez plus en maître que jamais.

LE MARQUIS.

C'est que mon ton lui en impose , & entre merveilleusement dans les vues ambitieuses de sa chère moitié.

J A S M I N.

Oui , mais , M. le Marquis , cela s'appelle exercer ses talents en pure perte ; car selon toute apparence , Madame de Monval dérange furieusement la fortune de cette maison. Adieu les espérances.

LE MARQUIS.

Nous sommes à deux de jeu à cet égard , & ce qui m'est offert aujourd'hui , vient toujours fort à propos.

J A S M I N.

Prenez-y garde , Monsieur.

LE MARQUIS.

Je fais ce que je fais. Il fut un temps où je pouvois facilement mettre à l'enchere l'honneur de mon alliance, & même me passer de cette ressource, si j'eusse voulu mériter les postes brillants où je pouvois prétendre ; mais entraîné par les égarements d'une jeunesse bouillante, j'ai tellement dérangé mes affaires, & perdu de mon crédit, que je me croirai fort heureux, si je peux réussir ici ; car enfin, la terre que je cede, est le seul bien qui me reste.

JASMIN.

Et encore, est-il diablement écorné ! oui, toutes réflexions faites, votre calcul est juste. Ce que je crains, c'est que la jeune personne ne paroît pas fort disposée à s'y prêter.

LE MARQUIS.

C'est vrai, mais l'empire de Madame de Monval sur l'esprit du pere, me répond du succès.

JASMIN.

Et le monde, dans lequel vous jetterez votre épouse, l'aura bientôt consolée de la petite violence qu'on lui aura faite.

LE MARQUIS.

Oh ! c'est autre chose. Clarice est jeune, aimable, & mérite d'être heureuse. Or il faut commencer par réparer mes folies, & ce monde-là pourroit nuire à tous les deux.

J A S M I N.

Comment donc, M. le Marquis, mais voilà ce qu'on appelle des principes, je crois ?

L E M A R Q U I S.

Mais oui, depuis quelque temps je commence à réfléchir, & je t'avoue qu'il entre plus de politique & d'adresse, dans la conduite que je tiens aujourd'hui avec Madame de Monval, qu'un goût soutenu pour les sottises que je fais.

J A S M I N.

Oh ! en ce cas, Monsieur, venez donc promptement vous faire mieux connoître à M. de Merville, car vous savez tout l'ascendant qu'il a dans cette maison ; c'est plutôt un ami qu'un Intendant.

L E M A R Q U I S.

Non, il ne s'agit plus de tenter à réussir ici par sagesse ; il faut brusquer les choses, & les travers de Madame de Monval suffisent à mes projets... Mais, *il regarde sa montre*, voilà l'heure à laquelle elle m'a marqué de venir.

J A S M I N.

Sans doute pour vous apprendre cette belle nouvelle. Encore, si vous aviez été de la partie, peut-être en auriez vous eu votre part.

L E M A R Q U I S *en riant.*

Non, la fortune ne veut m'enrichir que par les femmes. Deux ou trois mariages remonteront mes affaires,

J A S M I N.

Peste, comme vous les expédiez !

LE M A R Q U I S.

Paix, tais-toi, j'entends quelqu'un.

J A S M I N.

C'est Madame de Monval. *Il sort.*

S C E N E I I I.

M A D A M E D E M O N V A L.

L E M A R Q U I S.

Madame D E M O N V A L.

A H ! vous voilà, Marquis ?

L E M A R Q U I S.

Mais, qu'avez-vous donc, Madame, vous avez l'air bien abattue ?

Madame D E M O N V A L.

Ah ! Marquis, j'ai bien des choses à vous dire ? où étiez-vous donc hier qu'on ne vous a point vu ?

L E M A R Q U I S.

J'étois à Versailles, Madame, & le Ministre m'a donné sa parole. Vous serez Marquise, Madame, vous serez Marquise.

Madame D E M O N V A L.

Je n'en attendois pas moins de votre crédit, mais j'ai à vous entretenir sur un autre objet ; prenons des sieges.

LE MARQUIS à part.

Nous y voilà, on va me mettre dans la confidence.

MADAME DE MONVAL.

J'ai pris une résolution qui va vous surprendre.

LE MARQUIS.

Laquelle donc, Madame, vous m'inquiétez?

MADAME DE MONVAL.

C'est de renoncer entièrement au jeu. Je sens qu'il altère ma santé, & me donne de l'humeur.

LE MARQUIS.

Au contraire, vous jouez avec une noblesse qui vous fait infiniment d'honneur.

MADAME DE MONVAL.

Jusqu'à présent, je l'avoue, j'ai badiné la fortune avec assez de courage; mais cette nuit, j'ai été vingt fois sur le point de me livrer à une foiblesse qui vous étonneroit: j'en suis encore toute agitée.

LE MARQUIS.

Cela dépend aussi des gens avec qui l'on joue; il y a de ces figures qui semblent vous voler votre argent.

MADAME DE MONVAL.

Non, l'assemblée étoit très bien composée. J'étois chez la Baronne de Vermeuille; vous savez combien elle est délicate sur le choix de ses connoissances?

LE MARQUIS.

Mais, vous avez donc perdu bien gros?

MADAME DE MONVAL.

Très-gros.

LE MARQUIS.

Deux cents louis?

Madame DE MONVAL.

Cinquante mille francs.

LE MARQUIS.

Cinquante mille francs ! la somme est forte.

Madame DE MONVAL.

Aussi , ce qui m'embarrasse beaucoup , c'est de l'apprendre à M. de Monval.

LE MARQUIS.

Oh , pour le coup , voilà de la foiblesse ! vous ignorez donc le pouvoir que vous avez sur lui ?

Madame DE MONVAL.

D'accord , mais . . .

LE MARQUIS.

Eh non , Madame , conservez , par exemple , cet air de tristesse , & dans l'instant je vois le tendre époux , les larmes aux yeux , vous baiser amoureuxment les mains , & déposer à vos pieds la clef de son trésor.

Madame DE MONVAL.

Vous avez raison ; mais il y auroit un moyen qui feroit plus de mon goût , vous seul , Marquis , pouvez me rendre ce service.

LE MARQUIS.

Parlez , Madame , je suis tout à vous.

Madame DE MONVAL.

Ce feroit , en nous cédant votre terre , de me remettre de la main à la main , les cinquante mille

francs ; alors je trouverois un moment plus favorable pour parler à M. de Monval.

LE MARQUIS.

Oh , voilà qui est délicieux ! c'est-à-dire que c'est moi qui aurai perdu ?

MADAME DE MONVAL.

Justement ! vous étendez mon idée. Eh ! mais oui , je dirai que je jouois en votre nom , & me voilà sauvée... En vérité , Marquis , vous êtes admirable pour les expédients. Celui-ci est excellent , je l'adopte.
Elle se leve avec vivacité.

LE MARQUIS *se leve aussi.*

Un moment donc , Madame , expliquons-nous.

MADAME DE MONVAL.

Eh oui , oui , je vous comprends , voilà mes cinquante mille francs trouvés !

LE MARQUIS,

Tu-Dieu , Madame , comme vous vous en emparez ! & pour moi , que deviendront-ils ?

MADAME DE MONVAL.

Ils vous rentreront , vous dis-je... attendez... Oui , c'est très-bien imaginé , je ferai augmenter d'autant la dot de Clarice.

LE MARQUIS.

Voilà qui est très-bien vu , mais vous ne songez pas , Madame de Monval , qu'en me gratifiant de cette perte , toute la famille , & sur-tout votre

M. de Merville, vont s'armer plus que jamais contre moi.

MADAME DE MONVAL.

Eh non, Marquis, soyez tranquille, c'est mon affaire ! Mais admirez-vous notre sagacité ? j'en suis toute glorieuse ; il s'agit donc actuellement que vous alliez chez le Notaire signer l'acte de vente, & que nous payions, pour qu'il n'en soit plus question.

LE MARQUIS.

Quoi ! dès aujourd'hui ?

MADAME DE MONVAL.

Mais oui, j'ai donné ma parole.

LE MARQUIS.

Oh, j'entends mieux les affaires, moi ; à la veille d'un mariage, l'argent comptant est nécessaire. Or, puisque nous l'avons, il ne faut pas s'en dessaisir. Ces Messieurs auront donc la complaisance d'attendre, ou au moins de se contenter de la moitié. *Ici Merville paroît aux aguets.*

MADAME DE MONVAL.

En ce cas, Marquis, voyez-les donc ; mais surtout, dites-leur bien que c'est vous qui avez perdu.

LE MARQUIS.

A part. Cela pourroit être, mais j'y réfléchirai... Voyons, Madame, à qui ai-je affaire ?

MADAME DE MONVAL.

Venez avec moi, nous allons arranger cela...

Mais, à propos, ceci n'empêchera pas notre bal pour ce soir, j'ai donné des ordres en conséquence.

LE MARQUIS.

Vous avez très-bien fait; cette fête devient même essentielle, pour sauver les apparences.

MADAME DE MONVAL.

N'est-il pas vrai? que vois-je! M. de Merville? entrons par ici, je veux l'éviter.

SCENE IV.

MERVILLE. ARMAND.

MERVILLE.

OH, pour le coup, le succès a passé mes espérances! comme elle paroît agitée! Eh bien? que t'a dit Dorfain?

ARMAND.

Qu'en sortant de chez Madame de Vermeuille, où il est allé pour la remercier encore de votre part, il ne manquera pas de venir.

MERVILLE.

Bon... Il est vrai que la Baronne s'y est prêtée de la meilleure grace du monde. On ne se doute pas du stratagème. Et nos créanciers, les as-tu vus?

ARMAND.

Oui, Monsieur, en partie; ainsi, attendez-vous à les recevoir.

M E R V I L L E.

C'est ce que je demande.

A R M A N D.

Pour moi, Monsieur, je ne comprends pas comment vous prétendez rétablir les affaires d'une maison, en faisant publier qu'elle va manquer.

M E R V I L L E.

Ce seroit dangereux pour une maison de commerce; mais celle-ci n'a besoin que d'économie, & c'est le seul moyen pour y parvenir, ou plutôt faire ouvrir les yeux à une jeune femme qui se laisse entraîner de plus en plus aux séductions du luxe.

A R M A N D.

Mais, M. de Monval ne se trahira-t-il pas lui-même? car enfin, il est dans la confidence.

M E R V I L L E.

Non, parbleu! c'est lui sur-tout que je redoute... c'est pourquoi songe à être discret.

A R M A N D.

Ne craignez rien, Monsieur.

M E R V I L L E.

Je vais donc, en attendant, entrer chez lui, & le préparer au coup que je veux lui porter. *Il traverse le Théâtre pour se rendre à l'appartement de M. de Monval.*

SCENE

SCENE V.

ARMAND, *seul.*

AH! comme à sa place, je ferois mes affaires! il fera bien avancé, lorsqu'avec sa probité, on n'en dira pas moins qu'il ne s'est point oublié; c'est une duperie. Mais, quel talent faut-il donc pour être Intendant? il ne s'agit que de trouver de l'argent & de le partager. Eh! mais oui, j'étois un sot; j'en connois mille qui ne font pas autrement. Mais, n'est-ce pas là un de nos Marchands qui me préviendrait? justement. Voyons, profitons de notre mission. *Il parcourt la liste.*

SCENE VI.

LE MARCHAND. ARMAND.

LE MARCHAND.

AH! bon jour, M. Armand. Que cherche-t-il donc sur cette liste?

ARMAND *lit.*

M. des Quatre-Vents, Marchand de Modes, & Plumassier-Décorateur, c'est vous, je pense?

DES QUATRE-VENTS *tenant des échantillons de plumes.*

Moi-même.

A R M A N D.

Avez-vous là votre mémoire ?

D E S Q U A T R E - V E N T S.

Oui , le voici.

A R M A N D *le parcourt.*

Hom... hom... pour la tête de Madame , fourni vingt plumes volages , ondées , frisées , panachées , fond paille & azur ; plus , six bonnets à la caravanne , quatre à la *Figaro* , & deux garnitures gorge de pigeon , pintade & colibri. Ah ! ah ! ah ! convènez donc , M. des Quatre-Vents , que l'invention des modes est une belle chose ?

D E S Q U A T R E - V E N T S.

Mais , certainement.

A R M A N D.

Cependant , remportez votre mémoire. Est-ce qu'une maison comme la nôtre paie aujourd'hui ?

D E S Q U A T R E - V E N T S.

Comment ! que voulez-vous dire ?

A R M A N D.

Chut.... *à voix basse*.... J'allois vous prévenir que....

D E S Q U A T R E - V E N T S.

O Ciel ! encore une banqueroute ?

A R M A N D.

Douxement , ceci doit rester entre nous.

D E S Q U A T R E - V E N T S.

Non pas , s'il vous plaît , je veux être payé , & dans l'instant.

A R M A N D.

Ah ! M. des Quatre-Vents , c'est fort mal me payer moi-même du service que je vous rends.

D E S Q U A T R E - V E N T S.

Quoi ! ne vous faut-il pas encore de l'argent ?

A R M A N D.

Mais , je vous le demande ?

D E S Q U A T R E - V E N T S.

Comment !

A R M A N D.

Vous avez raison , le temps presse , j'ai d'autres amis à servir , bon jour.

D E S Q U A T R E - V E N T S *tirant sa bourse.*

Un moment donc , je veux que vous soyez des miens.

A R M A N D *revient.*

En vérité , pour un Marchand , vous entendez bien peu vos intérêts.

D E S Q U A T R E - V E N T S.

Tenez , êtes-vous content ?

A R M A N D.

Il faut se prêter aux circonstances. Eh bien , venez dans deux ou trois heures , apportez votre mémoire , & M. Merville arrangera votre affaire.

D E S Q U A T R E - V E N T S.

Mais , ne pourrois-je pas actuellement lui parler ?

A R M A N D.

Non , il est avec M. de Monval , & vous gâteriez tout.

DES QUATRE-VENTS.

Ah ! mon ami , servez-moi , & soyez sûr que je ne m'en tiendrai pas là.

A R M A N D.

Je l'espère. Adieu , M. des Quatre-Vents. J'entends M. de Monval , ne paroissez pas , & faites ce que je vous dis.

DES QUATRE-VENTS , *à part en s'en allant.*

Oui , laissez emporter votre bien. ... Oh ! je ne fors pas de la maison.

A R M A N D.

Bon. Voilà ce qui s'appelle tirer une plume adroitement. Allons en faire autant chez ceux qui me restent à voir , & nous voilà Intendant. *Il sort.*

SCENE V II.

DE MONVAL. MERVILLE.

DE MONVAL.

TOUTES vos raisons sont excellentes , mon cher Merville , mais elle le veut.

M E R V I L L E.

Elle le veut ! l'arrêt est sans appel en effet. Comment ! après quatre ans de mariage , une jolie femme peut-elle donc avoir le même ascendant sur un homme fêté , sur un homme déjà pere d'une fille de vingt ans ?

DE MONVAL.

Oui, quand il aime.

MERVILLE.

Et que sur-tout, pardonnez cette franchise à mon amitié, cette femme connoît toute l'étendue de son pouvoir, que sa jeunesse, sa beauté & la vivacité de ses goûts, lui ont assuré des succès que trop de complaisance, ou plutôt de foiblesse, autorise chaque jour.

DE MONVAL.

Courage, grondez-moi bien.

MERVILLE.

Mais, songez donc que vous ignorez jusqu'à quel point, pendant votre absence, elle a dérangé vos affaires. J'ai eu beau vous en faire part, vos réponses & les lettres que vous lui écriviez, ne me laissoient aucun moyen de m'y opposer.

DE MONVAL.

Cela est vrai, mon ami, mais je recueillois une succession inattendue & assez considérable. D'ailleurs, la paix doit coûter quelques sacrifices. *Ici des Quatre-Vents vient aux écoutes.*

MERVILLE.

Mais non, l'honneur, laissez à ces illustres intriguants, à ces hommes sans mœurs, la fausse gloire de briller aux dépens de mille Citoyens. A voir la manière dont ils traitent leurs créanciers, il semble que l'intérêt ou le besoin ne les amenant à leurs pieds, que pour y être égorgés comme ces victimes.

qu'on immoloit autrefois en l'honneur des faux Dieux.

SCENE VIII.

DES QUATRE-VENTS, *les précédents.*

DES QUATRE-VENTS.

BRAVO. ... Oui, Monsieur, vous voudrez bien ne me pas mettre dans votre bilan.

DE MONVAL.

Comment ! cet homme est-il fou ?

DES QUATRE-VENTS.

De grace, Messieurs, mes plumes sont en conscience, je ne dois rien perdre.

MERVILLE.

Monsieur, donnez votre mémoire, & retirez-vous.

DES QUATRE-VENTS.

Quoi ! sans argent ?

MERVILLE.

Vous en aurez, — Sortez.

DES QUATRE-VENTS.

Mais, Monsieur ?

MERVILLE.

Vous serez payé, vous dis-je ; laissez-nous le temps d'examiner vos articles, & revenez dans la journée.

DES QUATRE-VENTS.

Fort bien, Monsieur. . . . Il revient ; si cependant. . .

M E R V I L L E.

Oh, en ce cas, voilà votre mémoire !

DES QUATRE-VENTS.

Eh non, Monsieur, excusez-moi ; mais j'ai si peur de perdre. Je reviendrai, n'est-il pas vrai ?

M E R V I L L E.

C'est convenu. Quel créancier que celui-là !

SCENE IX.

DE MONVAL. MERVILLE.

DE MONVAL.

QUE parle-t-il donc de bilan ?

M E R V I L L E.

Mais, c'est bien en faire un, que de faire trop long-temps attendre ; croyez moi, rendez-vous enfin le maître. Comment, par exemple, pouvez-vous vous laisser entraîner à la vanité d'acheter un nom ? les titres, les grandeurs n'appartiennent de droit qu'à la naissance, aux grands talents, ou à des services essentiels avoués par la Patrie, & récompensés par le Prince. L'estime publique, & la satisfaction personnelle de bien faire, voilà la gloire que doit

ambitionner & dont s'honore chaque jour le simple Citoyen honnête homme. Votre épouse, en voulant vous décorer, ne cherche qu'à flatter son orgueil, sans s'embarrasser de vos affaires. Son vrai motif, en un mot, est d'aller de pair avec sa belle-fille, qu'elle prétend donner au Marquis.

DE MONVAL.

Oh, par exemple, ne croyez pas, malgré que je consente à traiter de sa terre, que ce soit un engagement pour accepter son alliance!

MERVILLE.

Il en fera comme de tout le reste. Voyez, depuis huit jours que vous êtes de retour, si vous avez eu seulement le courage de vous opposer au ton qu'il a pris ici. Votre présence au contraire semble le rendre encore plus impertinent.

DE MONVAL.

Cela commence en effet à me lasser, & je ne conçois pas comment Madame de Monval a pu se laisser aveugler jusqu'à ce point. Car enfin, Merville, convenez-en, avant son mariage ne paroïssoit-elle point avoir toutes les qualités qui rendent encore une jeune femme mille fois plus aimable, malgré sa légèreté, ses goûts frivoles? peut-on lui refuser de l'esprit, même du bon sens?

MERVILLE.

D'accord, elle a celui de la plupart des jolies femmes, semblables à leur parure, la raison dans leur bouche, est pleine de graces & d'agréments,

mais ce ne sont souvent que des mots d'usage, des phrases brillantes, qui laissent toujours agir la folie. Dites plutôt que Madame de Monval attendoit votre fortune pour se livrer à tous ses goûts, & mettre, dans tout leur jour, les excès du luxe & de la vanité. Enfin subjugué par l'amour, je veux qu'il ne soit plus en votre pouvoir de résister à la main qui vous maîtrise. Laissez donc à l'amitié vigilante, la liberté d'agir pour vous.

S C E N E X.

UN DOMESTIQUE. DE MONVAL.

MERVILLE.

LE DOMESTIQUE à *M. de Monval.*

MONSIEUR, il y a là une personne qui voudroit vous parler ?

MERVILLE.

A part. C'est Dorfain, sans doute ? *haut.* Que je ne vous gêne pas, Monsieur.

DE MONVAL.

Pourquoi donc ? je n'ai rien de caché pour vous, faites entrer.

MERVILLE.

Je vous quitte.

DE MONVAL.

Eh non, restez.

SCENE XI.

DORSAIN, *les précédents.*

DORSAIN.

QUI de vous, Messieurs, est Monsieur de Monval?

DE MONVAL.

C'est moi, Monsieur.

DORSAIN.

Ne pourrois-je pas vous dire un mot en particulier, Monsieur?

DE MONVAL.

Ne craignez rien, Monsieur, Monsieur est mon ami.

DORSAIN.

En ce cas, Monsieur, malgré qu'on m'ait recommandé le secret, je croirois vous manquer, si je vous faisois plus long-temps un mystere, que vous m'êtes redevable de cinquante mille francs.

DE MONVAL.

Cinquante mille francs ! eh ! comment cela, Monsieur ?

DORSAIN.

Pour les avoir gagnés cette nuit, moi quatrieme, chez la Baronne de Vermeuille, à Madame votre épouse.

DE MONVAL.

Cinquante mille francs ! mais, Monsieur, songez-vous à ce que vous dites ?

D O R S A I N.

Oui, Monsieur, très-bien; & plus de vingt personnes témoins, & même intéressées à notre jeu, vous l'affirmeront.

D E M O N V A L.

Je les crois d'avance. Mais, Monsieur, soyez persuadé que je ne paierai pas un sol.

D O R S A I N.

Pardonnez-moi, Monsieur, ce sont de ces dettes d'honneur qu'il faut acquitter. Vous y êtes d'autant plus engagé, que par considération pour vous-même, nous n'avons pas voulu en gagner davantage; elle vouloit jouer jusqu'à ses diamants.

D E M O N V A L.

En effet, je dois vous être très-obligé. Qu'en dites-vous, M. de Merville?

M E R V I L L E *fait signe des yeux à Dorsain.*

Avec la permission de ces Messieurs, c'est pousser un peu loin la fureur du jeu, sur-tout vis-à-vis d'une jeune femme, hors de sa maison & de la présence de son époux.

D E M O N V A L.

Certainement, & je vous conseille, Messieurs, de rester tranquilles, autrement je vous ferois de belles affaires.

D O R S A I N.

Oh, pour le coup, Messieurs, voilà qui est très-plaisant! est-ce que jamais on consulte les maris en pareilles occasions? & ne savez-vous pas qu'ils sont nés

cautions des fantaisies de leurs femmes? sans cela, quelle sûreté y auroit-il dans le commerce?

M E R V I L L E.

Mais encore, Monsieur, cinquante mille francs font une de ces fantaisies qu'on ne satisfait pas facilement.

D O R S A I N.

D'accord; mais c'est Monsieur lui-même qui a autorisé notre confiance. Tout le monde sait que les volontés de Madame sont les siennes.

D E M O N V A L.

Oh bien, Monsieur, je prouverai le contraire; cinquante mille francs!

D O R S A I N.

Tout autant. Est-ce ici, ou chez votre Notaire, qu'on recevra?

D E M O N V A L.

Chez le diable, & laissez-moi tranquille, je vous prie.

S C E N E X I I.

MADAME DE MONVAL, *les précédents.*

Madame D E M O N V A L.

LA, là, doucement, M. de Monval. *A Dorsain.* Comment, Monsieur, vous êtes ici après m'avoir promis le secret! Oh bien, apprenez donc que c'est à M. le Marquis de Basencour que vous avez af-

faire! Je jouïs pour son compte, & dans l'instant nous venons d'arrêter que l'argent de sa terre acquittera cette dette. *Dorsain & Merville se regardent.*

DE MONVAL.

Comment, Madame, seroit-il possible!

Madame DE MONVAL.

Oh, point de reproches, je vous prie; c'est un accident, & il ne s'en plaint point. Vous ferez Marquis, Monsieur, & possesseur d'une nouvelle terre.

DE MONVAL.

Non, Madame, je romps tout traité avec un pareil extravagant, qu'il garde ses titres.

Madame DE MONVAL.

Eh donc, Monsieur, que dites-vous là? lorsque le Ministre a donné sa parole, & que nous-mêmes nous avons donné la nôtre à un homme de qualité! non; en vérité, je ne permettrai pas que vous fassiez une pareille sottise.

DORSAIN.

Pour moi, Monsieur, arrangez-vous, je vais agir de mon côté.

Madame DE MONVAL.

Monsieur, votre procédé n'est point du tout honnête, & je ne reconnois point, à ce langage, les amis de la Baronne.

DORSAIN.

Comment, Madame, vous le voyez, Monsieur refuse de payer! D'ailleurs, quel fonds peut-on faire

sur un homme tel que le Marquis, qui se ruine tous les jours?

DE MONVAL.

Cinquante mille francs!

Madame DE MONVAL *avec dépit.*

Oh, je vois bien, Monsieur, qu'on vous a conseillé! oh bien, oh bien, je fais ce que j'ai à faire!
elle s'agite vivement.

DE MONVAL.

Mais enfin, ma chere amie.

Madame DE MONVAL.

Laissez-moi, Monsieur, c'est affreux.

DE MONVAL.

De grace, écoutez-moi.

Madame DE MONVAL.

Peut-on me mettre dans cet état? *elle fait un cri.*
Ah! je me meurs!

DE MONVAL.

Elle se meurt! eh vite du secours, Messieurs! ma bonne amie.

Madame DE MONVAL *le repoussant.*

Mes femmes?

DE MONVAL.

Marton! Rosalie! Messieurs, appelez donc?

Deux femmes viennent, & l'emmenent en la soutenant.

M. de Monval la soutient aussi, & dit en s'en allant à Dorfain.

C'est cependant vous, Monsieur, qui êtes cause de cela.

SCENE XIII.

MERVILLE. DORSAIN.

MERVILLE.

QUELLE foiblesse ! il ne voit pas qu'on le joue ! fort bien, mon ami, vous avez fait votre rôle à merveille.

DORSAIN.

Je n'en suis point la dupe, au moins. Je parierois que c'est une convention entre elle & le Marquis.

MERVILLE.

Très-certainement ; au reste, feignons de le croire. Je vais m'arranger de façon à payer les créanciers, plutôt que d'acheter des honneurs très-inutiles à cette maison.

DORSAIN.

Oui, & que sur-tout cela serve à éloigner le Marquis ; car enfin, mon ami, il est temps que vous vous rendiez à nos sollicitations. Vous allez rentrer dans votre fortune par le gain de votre procès ; votre fils est aussi sur le point de posséder une très-belle place, rien ne doit donc plus vous empêcher d'achever son bonheur.

MERVILLE.

Non, mon ami, c'est inutile. Quoique très-assuré que M. de Monval lui accorderoit volontiers sa fille, ma position ne me permet pas d'y consentir,

il sembleroit que le zele qui m'anime, n'auroit d'autres motifs que ma propre satisfaction.

DORSAIN.

Cette délicatesse est bien digne de vous; mais comme ils s'aiment & se conviennent à tous égards, c'est au contraire obliger votre ami, que de faire le bonheur de sa fille.

MERVILLE.

Non, encore une fois, mon cher Dorvain, je ne me départirai point de mes principes. J'exige même que mon fils ne m'en parle jamais.

DORSAIN.

Oh parbleu, c'est un peu trop fort; faites vos affaires, & nous ferons les nôtres.

MERVILLE.

A la bonne heure, mais soyez persuadé que je m'y opposerai de tout mon pouvoir.

SCENE XIV.

MARTON. CLARICE, *les précédents.*

MARTON.

FORT bien, Messieurs, vous accommodez joliment les femmes. Eh vite donc du secours! je me meurs! *elle se jette dans un fauteuil.*

CLARICE.

Qu'elle est folle!

MERVILLE.

M E R V I L L E.

Eh bien , Marton , en est-on revenue ?

M A R T O N.

Eh mon Dieu , oui ! *elle fait un long soupir.* Ce bon Monsieur de Monval ! c'est au contraire lui-même qu'il auroit fallu faire revenir. A peine a - t - elle été hors de votre présence , qu'animée d'un noble courage , elle l'a si bien traité , que le voyant pâlir , j'ai malicieusement repris un flacon , & voulois ranimer ses sens. Mais ce qui m'a fort amusé , c'est qu'elle vous a taxé , vous , Monsieur , d'égreffin , & vous , Monsieur , d'un grave personnage , qui pour se rendre nécessaire , & peut-être faire sa main , jettoit de l'embarras dans les affaires.

M E R V I L L E.

Sans doute , il faut bien que j'aie tort.

M A R T O N *à Dorvain.*

Oui , mais avec tout cela , Monsieur , vous avez gagné là une somme qui n'accomode point du tout ma jeune maîtresse.

C L A R I C E.

J'en aurois moins de chagrin , si encore elle ne s'obstinoit à me rendre victime de son autorité. *Ici on voit paroître Merville fils. Marton lui fait signe de se retirer.*

M E R V I L L E.

Clarice , soyez tranquille. Le Marquis ne cherche qu'à s'enrichir , & vous voyez que Madame de Monval s'arrange de maniere à l'éloigner.

D

MARTON.

En effet ; car , Monsieur , vous avez beau vouloir nous le cacher , nous savons tout. Il vient même d'arriver un Commissionnaire du Château , pour avertir que des Huissiers y sont , & saisissent par-tout.

MERVILLE.

Cet homme est-il encore là ?

MARTON.

Je le pense.

MERVILLE.

Il faut que je lui parle..*A Dorsain à part.* A ça , mon ami , de la discrétion.

DORSAIN.

Je vous comprends.

SCENE XV.

MERVILLE fils. DORSAIN.

CLARICE. MARTON.

MERVILLE fils, *entre avec vivacité.*

EH bien , Monsieur , avez-vous enfin obtenu quelque chose de mon père ?

DORSAIN.

Non , rien ne peut le fléchir. Croyez-moi , profitez du moment , expliquez-vous avec la chere tante.

MERVILLE fils.

Ah ! Monsieur , lorsque l'amour le plus tendre &

le plus sincere ne me feroit point desirer aussi ardemment de posséder l'adorable Clarice , pourrois-je la voir devenir victime de la délicatesse de mon pere & de la foiblesse du sien ?

D O R S A I N .

Non , sans doute , confiez-vous donc , vous dis-je , à Madame de Rozan.

M A R T O N .

Monsieur a raison , & foyez persuadé que je saurai la mettre dans nos intérêts.

D O R S A I N .

Ce qu'il y a de sûr , c'est qu'il ne tiendra pas à nous que le Marquis renonce à ses prétentions.

M E R V I L L E .

Ah ! puisse l'amour seconder votre amitié pour nous ?

M A R T O N .

Laissez-nous donc faire ; craignons seulement qu'on ne nous surprenne ici , & voyons ce que va produire la nouvelle des saisies-réelles.

Merville fils , & Dorvain , les conduisent jusqu'à l'entrée d'un Salon , & sortent par un côté opposé.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

DE MONVAL. MADAME DE MONVAL.
MERVILLE.

Madame DE MONVAL, à Merville.

OUI, Monsieur, vous pouviez certainement prévenir un pareil éclat.

MERVILLE.

Eh! comment cela, Madame? je n'ai malheureusement que des dépenses ou des pertes à régler. Je ne vous le cache pas, votre fortune est dans le plus grand dérangement, j'y perds la tête.

Madame DE MONVAL.

Oh bien moi, Monsieur, je ne la perdrai pas, & je vais voir d'abord ce que ces fripons d'Huissiers-là, demandent.

DE MONVAL.

Madame de Monval, doucement, nous parlons à un ami.

Madame DE MONVAL.

Que Monsieur ait donc lui-même un peu plus de complaisance.

MERVILLE.

Eh! Madame, ce sont ces ménagements-là qui

font aujourd'hui tant de fourbes & de flatteurs dans la société.

MADAME DE MONVAL.

Mais encore , Monsieur , on parle , on s'explique , suis-je enfin si ridicule ?

MERVILLE.

Je ne dis pas cela certainement , je voudrais seulement que vous eussiez plus de confiance en moi.

MADAME DE MONVAL.

J'en ai beaucoup , Monsieur , néanmoins je veux voir tout cela par moi-même : venez , M. de Monval , ce n'est qu'à deux lieues d'ici , nous ferons bientôt de retour. *De Monval regarde Merville.*

MERVILLE.

Madame a raison , Monsieur , suivez ses conseils.

DE MONVAL.

Doucement , voici Madame de Rozan.

SCENE II.

MADAME DE ROZAN, *les précédents.*

MADAME DE ROZAN.

COMMENT ! mon-frère , qu'est-ce que j'apprends ?

MADAME DE MONVAL.

Madame , ménagez-nous un peu , s'il vous plaît ; allons , M. de Monval , le temps presse ; adieu , Madame. *Elle amene de Monval.*

Madame DE ROZAN, *l'air étonné.*

Adieu , Madame.

S C E N E III.

MADAME DE ROZAN. MERVILLE.

Madame DE ROZAN, *après un instant de silence.*

EH bien , M. de Merville , cet homme-là peut-il
fuir à son malheur ?

M E R V I L L E .

Vous le voyez , Madame.

Madame DE ROZAN.

Mais une perte comme celle-là est horrible , &
mon frere mériterait qu'on le fît interdire lui-même ;
ma pauvre Clarice que deviendra-t-elle ?

M E R V I L L E .

Tranquillisez-vous , Madame , je veille à ses in-
térêts.

Madame DE ROZAN.

Quoi ! M. de Merville , être obligé de payer cin-
quante mille francs ?

M E R V I L L E .

Daignez m'entendre , je vous prie ;

SCENE IV.

ARMAND, *les précédents.*

ARMAND, *accourant.*

MONSIEUR, tenez-vous bien, voilà nos gens,
Madame DE ROZAN.

Comment ! que veut-il dire ?

MERVILLE.

Que c'est une foule de créanciers qui arrivent.

Madame DE ROZAN.

Oh, en ce cas, je ne veux point paroître, & je
vais m'arranger pour revenir prendre ma niece &
l'amener chez moi.

MERVILLE.

Fort bien, Madame, j'aurai l'honneur d'aller vous
faire part de mes projets.

SCENE V.

ARMAND, *plusieurs créanciers.*

Ils forcent Armand de les laisser entrer. MERVILLE.

LA FURET.

C'EST inutile, nous entrerons. *Armand se retire.*
A Merville.

Quoi ! Monsieur, est-il vrai ?

MERVILLE.

Chit... doucement.

LA FURET & les autres.

Monsieur, il n'y a point de mystere à faire, nous savons de quoi il s'agit.

MERVILLE.

Oh, l'un après l'autre, s'il vous plaît.

PINCEMAILLE.

Monsieur a raison, nous sommes ici pour nous expliquer.

LA FURET.

Ce M. Pincemaille, avec son ton patelin, il est certainement à couvert, lui?

PINCEMAILLE.

Mademoiselle Furet, des propos ne reglent point les affaires.

MERVILLE.

Allons, n'ébruitions rien, & voyons à nous arranger.

LA FURET, *criant*.

Songez toujours, Monsieur, que je ne veux rien perdre.

MERVILLE.

Fort bien, Mademoiselle Furet, criez, cela vous amusera en attendant.

LA FURET.

Oh, je n'attendrai pas, & je vais de ce pas chez mon Huissier.

PLUSIEURS CRÉANCIERS,

Et nous de même.

MERVILLE.

Allez, mes amis, allez.

LA FURET, *en s'en allant.*

Rapportez-vous-en donc au-dehors de l'opulence?

MERVILLE.

Vous prenez un mauvais parti, Mademoiselle Furet.

LA FURET *revient.*

Mais, Monsieur, voyez donc ma position. Je fournis il y a six mois une garniture de 3000 livres à la Marquise de Mirbolan, elle meurt insolvable, je m'adresse à la Comtesse sa fille, que je vois parée de mes dentelles, & pour paiement elle me reconduit au milieu de ses gens, en me traitant d'impertinente & de friponne. Le Baron de Gravorien me prend pour 200 louis de bijoux, dont il veut, dit-il, décorer l'innocence; je crois les billets bons, & voilà déjà vingt pistoles qu'il m'en coute, sans espoir d'être payée; enfin, Monsieur, depuis trois ans j'ai peut-être perdu avec les femmes d'épée & de robe, plus de dix mille francs; jusqu'aux Abbés qui me menacent de donner leur bilan. Ces Messieurs disent qu'ils sont trompés par des Danseuses auxquelles ils vendent les bijoux que je leur confie.

MERVILLE.

Ces propos ne finissent rien. Voulez-vous être payés?

LA FURET.

C'est tout ce que nous demandons.

MERVILLE *se met devant une table.*

Eh bien, jugez-vous vous-mêmes, faites une diminution raisonnable.

SCENE VI.

MERVILLE, *les précédents, un Maître de Musique, un Maître de Danse & un Médecin Empyrique.*

L'EMPYRIQUE.

AH! voici M. de Merville... comment! quelle nouvelle, Monsieur? on dit que les affaires....

MERVILLE.

Un instant, Messieurs, votre tour viendra.

LE MAÎTRE DE DANSE *avec l'accent gascon.*

Je l'espere, au moins des cachets ne sont point des lettres-de-change. On ne proteste pas de tels effets.

LE MUSICIEN.

Ni pour la musique. *Il présente des cachets.*

MERVILLE.

Comment! quelle est cette marchandise-là?

LE MAÎTRE DE DANSE.

Qu'est-ce à dire? sandis, vous traitez des Artistes de Marchands! la méprise est excellente?

MERVILLE.

Pardon, Messieurs, mais je ne me mêle point de ces fariboles.

LE MAÎTRE DE DANSE.

Farivoles ! oh, vous la dansez, je vous le jure,
& de la bonne sorte.

LE MUSICIEN.

Oui, Monsieur, il faudra bien que vous chantiez.

L'EMPYRIQUE.

Ayez besoin de mes poudres, Monsieur, ayez
besoin de mes poudres.

MERVILLE, *en fouriant.*

Réflexions faites, vos droits sont aussi légitimes
que ceux de la plupart des créanciers du jour, c'est
le siècle qui a tort.

LE MAÎTRE DE DANSE.

Ah ! cela s'explique au moins.

UN MARCHAND, *ayant réglé son mémoire.*

Pour moi, Monsieur, voici mon mémoire, je
viens de le régler.

LA FURET, & *les autres.*

Et nous aussi, car après tout, plaider pour gagner,
c'est toujours perdre.

MERVILLE.

Vous avez raison ; d'ailleurs en payant comptant,
n'est-il pas naturel que je modere les bénéfices
excessifs de la plupart des Fournisseurs de cette mai-
son ? car aujourd'hui ce qui ruine la plus grande
partie des familles, & vous-mêmes, n'est-ce pas la
manie de prendre à crédit chez des Marchands qui,
en conséquence, rançonnent arbitrairement les Folies
du Luxe ? l'intrigue & la mauvaise foi sont les seules
qui en profitent, pendant que nos Manufactures sup-

portent les trois quarts des banqueroutes journalières.

LA FURET *se tourne vis-à-vis des autres.*
Oh, cela, c'est vrai.

MERVILLE.

Je prouverois aussi que l'embarras des affaires d'une infinité de Citoyens, provient plus de la dépravation des mœurs & des excès de la vanité, que de toutes autres causes. Heureusement qu'à l'exemple de notre jeune Monarque, & que, grace à l'amour de la vraie gloire & du bien public qui anime aujourd'hui nos Ministres citoyens, les bonnes mœurs & l'équité reprendront enfin leur empire.

LE MARCHAND.

Oui, voilà notre espoir ; car on gagneroit souvent cinquante pour cent, qu'on ne répareroit pas les pertes que causent l'intrigue & le libertinage de ces prétendus gens comme il faut, qui, de toutes parts brillent à nos dépens. Ils ont toujours de l'argent pour leurs plaisirs, même pour plaider contre les honnêtes gens qu'ils ruinent, & jamais pour les payer.

MERVILLE.

Chit...chit, cela changera, je vous l'assure. A ça, Messieurs, comptez sur moi, vous serez satisfaits avant la fin du jour.

LES CRÉANCIERS *se retirent.*

SCENE VII.

PLUSIEURS DOMESTIQUES;

ils appellent les Créanciers. MERVILLE.

UN DOMESTIQUE, ivre.

UN moment, Messieurs, un moment, vous êtes payés sans doute, & nos droits à nous, faudra-t-il nous disputer ?

UN AUTRE DOMESTIQUE.

Oh, oh, point de dispute, mes amis, ne sortons point des bornes. *Il fait un faux pas.*

MERVILLE.

Quelle scene ces ivrognes-là viennent-ils donc faire ici !

LE DOMESTIQUE.

Une scene ! Monsieur ? quoi ! n'avons-nous point à prétendre de certains petits bénéfices, de petites rétributions que MM. les Marchands ont soin de sous-entendre exprès dans les articles ?

MERVILLE.

Allons, sortez d'ici. *A un Domestique*, & toi, tu vas payer pour les autres.

LE DOMESTIQUE.

Oh, c'est déjà fait, Monsieur, c'est moi qui les régale.

SCENE VIII.

UN CUISINIER, *les précédents.*

LE CUISINIER.

EH, nos amis ! *Il voit Merville.* Ah ! excusez, Monsieur, c'est que voilà Mademoiselle qui descend de son appartement, & il ne seroit peut-être pas honnête de paroître si gaillard. *A demi voix.* Car on dit hautement que la maison va manquer.

UN DOMESTIQUE.

Comment manquer ! une maison toute neuve ?

UN AUTRE.

Eh non, ce sont les affaires. *Merville sort en levant les épaules.*

LE DOMESTIQUE.

Les affaires ? oh, nous ne les entendons pas, nous.

LE CUISINIER.

Tu plaisantes ; mais cependant rien n'est plus vrai, Monsieur est ruiné.

LE DOMESTIQUE.

En ce cas jouons de notre reste, & je vous prends tous sous ma protection. *Il chante.*

AIR. *Vous le voulez, je vous le donne.*

Que le service est agréable

Lorsque les Maîtres sont absens !

L'office, la cave, la table

Tombent de droit aux mains des gens.

Buvons de ce jus délectable,
Et convenons, mes chers enfans,
Que le service est agréable
Lorsque les Maîtres sont absens.

LE CUISINIER.

Avec tout cela, Mademoiselle va peut-être venir,
& c'est bien malheureux pour elle.

LE DOMESTIQUE, *d'un ton attendri.*

Oh ça, c'est vrai, car c'est une Demoiselle bien
aimable.

LE CUISINIER.

Eh vite donc, la voilà, je l'entends. *Ils sortent.*

SCENE IX.

CLARICE. MARTON.

CLARICE.

Vors-tu le désordre, & avec quelle impudence
ces drôles-là en agissent ici?

MARTON.

Ce n'est pas étonnant, ils font du choix du Marquis.

CLARICE.

A ça, Marton, songe, malgré toute l'amitié que
ma tante a pour moi, qu'il faut encore agir prudem-
ment.

MARTON.

Ne craignez rien, vous dis-je, sachons d'abord
pourquoi elle se fait accompagner de Merville fils.

CLARICE.

Peut-être M. Dorfain lui a-t-il déjà parlé ? j'en suis en vérité toute tremblante... paix, je l'appergois.

SCENE X.

MADAME DE ROZAN. MERVILLE, fils.

Madame DE ROZAN.

COMMENT, Monsieur, un homme qui devoit avoir des mœurs & des procédés dignes de sa naissance, s'introduira dans une famille pour y porter le désordre ! Non, en vérité, je ne me prêterai jamais à une pareille alliance.

MERVILLE, fils.

Vous avez raison, Madame, & je croirois assez ce qu'on dit, que ce Marquis n'est point du tout de la famille dont il porte le nom. La véritable noblesse annonce ordinairement plus d'élévation dans l'ame.

Madame DE ROZAN.

C'est donc pour cela que je vous ai fait avertir. Je veux que vous me secondiez dans un projet que j'ai formé.

MERVILLE.

Ordonnez, Madame, je suis prêt à vous obéir.

Madame DE ROZAN.

D'abord ne comptons pas sur mon frere ; il sembloit, à l'entendre dernièrement, qu'il alloit reprendre la fermeté que je lui ai connue, diminuer les folles dépenses

dépenses de sa maison, chasser une partie de ces insolents fainéants qui le reconnoissent à peine pour leur maître, en faire autant de cette foule d'étourdis que la bonne chère, les plaisirs & le jeu rassemblent ici; mais point du tout, son impérieuse moitié élève la voix, menace, ordonne, redouble même les dépenses, & voilà notre valeureux champion plus foible & plus docile que jamais; il s'agit donc, Merville, que votre pere, vous & moi prenions ensemble des mesures pour assurer à Clarice une fortune convenable. On m'a parlé d'un jeune homme qui dans la Finance a une fort belle place; il joint, dit-on, à une figure très-intéressante, des talents & des mœurs, je voudrois donc, puisque vous êtes à portée de vous en assurer, que vous fissiez en sorte de m'en rendre compte. (*Clarice & Merville se regardent.*) Mais! Clarice, tu pâlis, & vous-même, Merville!

MARTON.

Madame.

CLARICE, à demi-voix.

O ciel! Marton, que vas-tu dire?

MADAME DE ROZAN.

Comment! que signifie ceci?

MERVILLE.

Ah! Madame, si vous devez faire un choix en faveur de l'adorable Clarice, daignez me voir à vos genoux.

MADAME DE ROZAN.

Quoi! Clarice, vous m'avez caché vos sentiments, à moi qui vous aime? Pour vous, Monsieur.

E

MERVILLE.

De grace, Madame.

Madame DE ROZAN.

Quoi ! vous prétendez ?

MERVILLE.

Permettez que je m'explique. Elevé dès ma plus tendre enfance près de votre adorable niece, l'âge & la raison, en me faisant mieux connoître le prix de son mérite & de ses charmes, ont fortifié de plus en plus dans mon cœur un penchant que l'habitude & l'innocence y avoient fait naître.

Madame DE ROZAN.

Oui, mais la reconnoissance devoit également vous éclairer sur les devoirs que vous aviez à remplir.

MERVILLE.

Aussi, Madame, loin de me flatter de mériter vos bontés, je ne sentis que trop que l'infortune où un procès nous jettoit mon pere & moi, y mettoit un plus grand empêchement. Je m'éloignai & ne reparus qu'après avoir obtenu un état qui me rendît au moins excusable; mon pere lui-même, sur le point de rentrer dans ses biens, semble m'offrir aussi un nouveau titre pour réclamer votre bienveillance.

CLARICE.

Oui, chere tante, forcés par notre situation à combattre nos sentiments, nous serions encore dans cette pénible contrainte, sans les prétentions du Marquis qui feroient le malheur d'une niece que vous aimez.

MADAME DE ROZAN.

Ils m'attendrissent.

CLARICE.

Ma tante.

MARTON.

Ah! Madame, si vous saviez combien de fois ma chere maîtresse & moi nous avons pleuré; comment faire, disions-nous; pour ne plus aimer? que dira notre chere tante, cette tante si bonne, cette tante qui fait tout notre espoir?

MADAME DE ROZAN.

Finis donc, Marton, *bas*, ils me feroient pleurer aussi moi.

CLARICE ET MERVILLE *se jettent à ses pieds.*

De grace.

MADAME DE ROZAN, *les relevant.*

Eh bien, supposons que j'approuverois ton choix, ton orgueilleuse belle-mere? Son pere même voudrait-il consentir à vous unir?

MARTON.

Madame, vous êtes pour nous, cela suffit.

On entend tout-à-coup le son de plusieurs instruments qui s'accordent.

MADAME DE ROZAN.

Comment! pour qui donc cette musique?

Marton va voir.

MARTON.

Hé! Madame, c'est le Marquis; il est suivi d'une vingtaine d'hommes chargés d'instruments.

MADAME DE ROZAN.

Il vient faire de nouvelles folies sans doute ; oh bien , je vais le recevoir moi ; Clarice , retire-toi un moment , & vous , Monsieur , nous verrons à nous expliquer. *Ils sortent.*

S C E N E X I.

LE MARQUIS. MADAME DE ROZAN.

LE MARQUIS, *en point de vin.*

AH ! honneur à la chère tante. Comment ! je quitte l'assemblée la plus joyeuse. M. Merville vient me trouver , traite avec moi d'une affaire qui nous intéresse tous , & au moment de m'en délasser dans un bal , Madame de Monval part pour sa campagne ?

MADAME DE ROZAN.

C'est jouer de malheur.

LE MARQUIS.

Pas entièrement , Madame , puisque j'ai le plaisir de vous trouver ; d'ailleurs mes billets sont distribués , nous devons avoir cette nuit un jeu d'enfer & les plus jolies femmes de Paris.

MADAME DE ROZAN.

En ce cas , Monsieur , vous en ferez donc les honneurs chez vous.

LE MARQUIS.

Chez moi ! une maison de garçon , ah ! j'espère bien , Madame de Rozan , que vous me seconderez.

Nous ferons comme si M. & Madame de Monval y étoient, nous dirigerons notre intention.

MADAME DE ROZAN.

Ainsi, beau Marquis, voilà une affaire arrangée.

LE MARQUIS.

J'y compte au moins.

MADAME DE ROZAN.

Quoi ! vous ne vous doutez point de ma réponse ?

LE MARQUIS, *prenant du tabac.*

Moi, je ne doute de rien ; je fais seulement que Madame de Rozan a infiniment d'esprit, & que malgré l'extrême sévérité de ses principes, elle aime la gaieté.

MADAME DE ROZAN.

Croyez-moi, Monsieur, n' imaginez plus en imposer davantage, ce ton pouvoit réussir auprès d'une jeune femme vaine & sans expérience, sur-tout pendant l'absence de son époux ; mais aujourd'hui qu'il est de retour, nous saurons le rendre maître chez lui.

LE MARQUIS.

Comment ! Madame, mais savez-vous que voilà une terrible sortie que vous faites-là sur un galant homme qui vous amène la joie ?

MADAME DE ROZAN.

Réjouissez-vous, Monsieur, c'est très-bien fait ; mais croyez que ce ne sera pas à nos dépens.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est-à-dire, Madame de Rozan, que décidément vous n'aimez pas les gens de qualité, & sur-tout qui donnent bal ?

MADAME DE ROZAN.

Au contraire :

La Noblesse, Monsieur, n'est point une chimere,
Quand sous l'étroite loi d'une vertu sévère

LE MARQUIS.

O ciel, vous citez ! du Boileau ! de la Satyre ! mais
Madame, songez donc ...

MADAME DE ROZAN.

Quittez ce ton, vous dis-je, Monsieur, & soyez
sûr que M. & Madame de Monval trouveroient fort
mauvais que vous eussiez disposé de leur maison en
leur absence.

LE MARQUIS.

Comment donc, je connois trop les bienséances !
je n'agis que d'après les ordres de Madame de
Monval. D'ailleurs on doit des égards au Public,
il est averti.

MADAME DE ROZAN.

Le Public.

LE MARQUIS.

Mais oui, j'ai fait distribuer plus de trois cents bil-
lets ; oh, j'aime à faire les choses grandement ! J'ai
même déjà amené avec moi une partie de l'Orchestre.
Parbleu, Madame, vous avez beau dire, je veux
vous égayer. Vous entendrez la musique. *Il va comme
pour l'avertir.*

MADAME DE ROZAN.

On voit bien en effet qu'il sort de table. *Un Mu-
sicien parolt.*

LE MARQUIS.

Justement, en voilà le coryphée.

SCENE XII.

LE MUSICIEN, *les précédents.*

LE MUSICIEN.

AH! vous voici, M. le Marquis. Venez donc vous montrer, je vous prie, on vient de vous faire un affront sanglant.

LE MARQUIS.

Eh! qui donc?

LE MUSICIEN.

Un certain homme qui a toute la mine de l'Intendant de cette maison. Après avoir fait sortir brusquement nos instruments, il prétend nous faire sauter par les fenêtres; des gens comme nous par les fenêtres!

LE MARQUIS.

L'Intendant, dis-tu? voyons, voyons.

LE MUSICIEN.

Le voici, justement.

LE MARQUIS.

Comment! c'est M. de Monval? *au Musicien;*
retires-toi.

SCENE XIII.

MADAME DE ROZAN. DE MONVAL,

LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *allant au-devant.*

Soyez le bien venu, M. de Monval, vous venez très-à-propos.

DE MONVAL.

Oui, Monsieur, très-à-propos pour remettre l'ordre chez moi : que signifie donc tout cet attirail ?

LE MARQUIS.

Que c'est demain votre fête, & qu'en conséquence

DE MONVAL.

Grand merci, Monsieur, je ne veux plus de bouquets qui mettent ma maison au pillage. Ah ! c'est vous, ma sœur ?

Madame DE ROZAN.

Vous n'avez donc point accompagné Madame de Monval, que vous voilà déjà ?

DE MONVAL.

Non, j'ai été retenu... Ah ! si vous saviez.

LE MARQUIS.

Quoi ! Monsieur, seroit-ce la perte en question qui vous inquiéteroit ? c'est une affaire arrangée.

DE MONVAL.

Tant mieux pour vous, Monsieur, car pour moi je ne m'en mêle point.

LE MARQUIS.

Il faut cependant bien que nous traitions ensemble, puisque M. de Merville sur ma parole a déjà remis une partie des fonds chez la Baronne.

DE MONVAL.

Sur votre parole ?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, & elle vaut le fait, *à part*, si toutefois j'épouse.

DE MONVAL.

Mais M. de Merville ne suit point ici l'ordre des affaires, il falloit au moins des signatures, & loin d'acquérir ce Marquisat, *avec dépit*. Je suis ruiné enfin.

Madame DE ROZAN.

Ruiné !

DE MONVAL.

Oui, ma sœur, sans ressource... je viens d'apprendre des choses qui vous étonneront.

LE MARQUIS.

A part. Beau préparatif pour mon bal. M. de Monval, calmez-vous, les affaires.

DE MONVAL.

Oui, c'est bien vous, Messieurs, qui les arrangerez, faites-moi seulement le plaisir de dire à toute cette belle jeunesse que vous attirez ici, que je vous baise les mains, & que vous n'aurez pas ma fille.

LE MARQUIS.

Monsieur, vous me paroissez un peu agité. Je veux cependant vous prouver qu'on peut vous être utile.
A part. Il y a certainement quelque chose là-dessous. Je vais moi-même de ce pas trouver Madame de Monval, & m'expliquer avec elle.

SCENE XIV.

MADAME DE ROZAN. DE MONVAL.

Madame DE ROZAN.

COURAGE, mon frere, vous avez l'air d'un homme au moins aujourd'hui.

DE MONVAL.

Oui, Madame de Rozan, mon parti est pris. Ce qui m'accable davantage, c'est d'être obligé de soupçonner la fidélité d'un ami.

Madame DE ROZAN.

Comment ! de M. de Merville ?

DE MONVAL.

De lui-même. On vient de me dire des choses que les circonstances semblent confirmer. Mais non, cela n'est pas possible.

Madame DE ROZAN.

Expliquez-vous, voyons.

DE MONVAL.

On prétend que c'est à mes dépens qu'il a gagné

son procès, que ce sont ses amis qui ont excité Madame de Monval à faire cette perte de cinquante mille francs, & fait saisir tous mes biens, qu'en un mot lui seul a profité des folies de mon épouse.

MADAME DE ROZAN.

Ah! mon frere, redoutons la calomnie, cela est trop fort.

DE MONVAL.

Aussi ai-je peine à le croire. *Après un instant de silence.* Cependant pourquoi cet empressement à se dessaisir de mes fonds, & encore sans signature de la part du Marquis?

MADAME DE ROZAN.

C'est au moins très-imprudent.

DE MONVAL.

A qui donc se fier? l'amour, l'amitié, tout me trahit.

MADAME DE ROZAN.

Doucement, mon frere, doucement, il faut voir, s'expliquer, & sur-tout vous maintenir dans la ferme résolution d'agir en maître.

DE MONVAL.

Il le faudra bien, morbleu, il le faudra bien: en dotant la jeunesse & la beauté, je croyois me donner une compagne douce & raisonnable, je me trompai, & vis bien qu'il falloit sacrifier une partie de ma fortune pour avoir la paix. Mais aujourd'hui nous en sommes à tel point, que Madame de Monval sera bien forcée de plier; oui dès ce moment je fais ici

une réforme générale. Que le Public pense & dise ce qu'il voudra.

MADAME DE ROZAN.

Le Public? — mon ami, il y a long-temps, si vous eussiez voulu l'entendre, qu'il vous donne ce conseil, ainsi qu'à bien d'autres, qui n'en profitent pas plus.

DE MONVAL.

Sans doute, mais les conseils sont-ils aisés à suivre à quiconque n'a d'autres moyens pour rétablir l'ordre chez lui, que d'user de violence vis-à-vis d'une femme qu'il a la foiblesse d'aimer, & sur-tout lorsque cette sévérité pourroit peut-être la jeter dans de plus grands égarements? Allez, ma sœur, il y a des situations dans la vie où celui qui passe pour sage, perdrait bientôt ce beau titre, s'il s'y trouvoit, enfin vous n'avez point aimé.

MADAME DE ROZAN, *souriant.*

C'est me juger avec rigueur. Mais je sens comme vous que les raisonnements seroient inutiles. Arrangeons donc les affaires de manière que votre épouse ne puisse plus y mettre le désordre.

DE MONVAL.

Elle s'imagine qu'il ne sera question que de faire quelques emprunts, mais je vous l'avoue, joint au bouleversement que j'éprouve ici, on m'enlève les fonds que j'avois dans les Forges de la Franche-Comté, & peut-être serai-je obligé de rendre les cinquante mille écus que j'ai reçus de cette succession.

MADAME DE ROZAN.

Eh! pourquoi donc?

DE MONVAL.

Parce qu'on me marque que des héritiers viennent de reparoître, munis des titres qui détruisent les miens, & la loi est pour eux.

MADAME DE ROZAN.

Que me dites-vous là?

DE MONVAL.

Jugez, s'il est temps de sauver les débris de ma fortune? sur-tout, ma sœur, je connois votre prudence, que ma fille ignore ceci pour l'instant, le mieux même, c'est de la recevoir chez vous, jusqu'à nouvel ordre.

MADAME DE ROZAN.

Oh, pour le coup, mon ami! que je vous embrasse, vous montrez aujourd'hui une force de raison admirable.

DE MONVAL.

Le malheur instruit.

MADAME DE ROZAN.

Du courage, mon ami, du courage; ce malheur là se réparera. Comment avec autant de bon sens peut-on être aussi foible? les jolies femmes sont donc bien à craindre.

DE MONVAL.

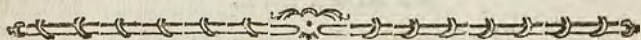
Eh, sans doute! Voilà mes torts,

Allons, voyons le parti qu'il y a à prendre.

DE MONVAL, *en s'en allant avec sa sœur.*

Ah ! M. de Merville, & vous êtes mon ami !

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

MERVILLE fils.

NON, mon pere ne peut être coupable. Ah ! charmante Clarice, quel contre-temps affreux ! l'aveu de votre tante fondeit mon espoir, & c'est elle-même qui vient de le détruire. Il faut absolument que je parle à mon pere, où pourrai-je le trouver ? O ciel ! j'entends M. de Monval, mon pere est avec lui, resterai-je ? je n'en ai pas la force. Cependant... non, cachons-nous dans ce cabinet.

SCENE II.

MERVILLE pere. DE MONVAL.

Ils entrent en silence, de Monval les bras croisés & l'air consterné, Merville souriant.

DE MONVAL.

MAIS enfin, M. de Merville, quelle sûreté ! & comment sur la simple parole d'un homme insolvable avez-vous pu délivrer une pareille somme ?

MERVILLE.

Tranquillisez-vous, Monsieur, cela s'arrangera.

DE MONVAL.

Ah ! Monsieur, retirez-moi de la plus affreuse situation. Ce sont des calomnies sans doute ... mais enfin...

MERVILLE.

Que voulez-vous dire ?

DE MONVAL.

Non, après vingt ans d'amitié & de confiance, ce seroit le comble de la foiblesse & vous offenser, que de m'arrêter à de pareils discours.

MERVILLE.

Expliquez-vous, je vous prie.

DE MONVAL.

Eh bien, Monsieur, on prétend que c'est au profit de vos amis, que mes biens sont saisis.

M E R V I L L E.

Je l'avoue. Lorsque vous négligez vos intérêts, doivent-ils négliger les leurs? n'ont-ils pas prêté?

D E M O N V A L.

Quel langage! ah! c'en est trop. Ce dernier coup m'accable. Connoissez donc toute mon infortune. J'apprends par ces lettres que mes fonds, en Franche-Comté, sont très-aventurés, & que je serai obligé de rendre l'argent de cette succession dont vous venez si indiscrettement de donner une partie.

M E R V I L L E.

Seroit-il possible? *Il sourit à part.*

D E M O N V A L *lui donne les lettres.*

Soyez-en convaincu.

M E R V I L L E.

On vous abuse, M. de Monval, certainement.

D E M O N V A L.

Non, ces avis me viennent d'amis particuliers. Quoi! M. de Merville, vous-même me jetez dans la défiance! Ah! dans mon désespoir que vais-je devenir? *Il veut sortir.*

M E R V I L L E.

Un moment, mon ami.

D E M O N V A L.

Votre ami?

M E R V I L L E.

Oui, je le suis. *A part.* Je ne peux le laisser dans
cette

cette cruelle situation , un malheur est bientôt arrivé.

DE MONVAL.

Que parlez-vous encore de malheur ?

MERVILLE *avec force , mais à demi-voix.*

Venez avec moi dans votre cabinet. Votre bonheur , celui de votre famille dépendent de votre discrétion. Venez. — *Ils sortent.*

S C E N E III. (1).

MERVILLE *filz sort du cabinet.*

QU'AI-JE entendu ? Quoi ! je serois forcé moi-même à accuser mon pere ? Ah ! s'il pouvoit être coupable , je rejetterois sa fortune , oui , j'irois mourir à ses yeux de honte & de douleur.

S C E N E IV.

MARTON. MERVILLE filz. DORSAIN.

MARTON.

EH non , non , vivez encore. Monsieur & moi nous vous cherchons par-tout pour vous rassurer.

(1) Les Scenes III & IV doivent être filées un peu longuement.

M E R V I L L E.

Ah! Monsieur! ah! Marton, je suis perdu.

D O R S A I N.

Ecoutez-nous un moment : Madame de Rozan que vous quittez, a pu vous alarmer, parce qu'elle n'étoit pas encore entièrement instruite de ce dont il s'agit ; mais vous êtes trop troublé, je vais vous mettre dans le secret.

M E R V I L L E.

Non, Monsieur, vous ignorez vous-même. O ciel ! voici M. de Monval, retirons-nous. *Marton les devance.*

S C E N E V.

D E M O N V A L, *les précédents.*

D E M O N V A L.

MAIS! n'est-ce pas là ce Monsieur Dorfain? c'est lui-même, Monsieur? Monsieur, un mot, je vous prie? Ah! permettez que je vous marque ici toute ma reconnoissance. *Il l'embrasse.*

D O R S A I N.

Quoi! Monsieur, sauriez-vous?

D E M O N V A L.

Oui, Merville vient de me donner le témoignage le plus parfait de son amitié, & toi, mon enfant, que je te prouve aussi tout ce que je lui dois. *Il l'embrasse.*

MERVILLE *filz, reste interdit.*

Seroit-il possible !

DE MONVAL *avec joie.*

Sur-tout , mes amis , soyons discrets ; nous sommes convenus que ce seroit Madame de Rozan qui paroitroit rétablir mes affaires. Mais qu'a-t-il donc ? *Il regarde Merville.* Il a l'air bien agité.

DORSAIN.

Oui , Monsieur , vous voyez le garçon le plus désolé ! informé seulement par Madame de Rozan des soupçons que son pere a fait naître exprès sur lui-même , vous venez au moment que j'allois le consoler.

DE MONVAL.

Je reconnois bien là sa délicatesse. Ah ! Monsieur , quel ami que Merville ! & comment jamais acquitter de pareils services ?

DORSAIN.

Vous le pouvez , Monsieur , & dans l'instant.

DE MONVAL.

Dans l'instant ? parlez , je vous prie.

MERVILLE *se jette aux pieds de M. de Monval.*

Ah ! Monsieur , pardonnez au zele de mon ami , je reste confondu.

DE MONVAL *le relève.*

Il m'effraie. Il lui est donc arrivé quelques malheurs.

DORSAIN.

Non, Monsieur, reconnoissez en lui l'amant le plus tendre & le plus respectueux. C'est au desir de mériter vos bontés qu'il doit son avancement, & peut-être la pureté de ses mœurs; il adore votre fille.

DE MONVAL.

Clarice! ah! mon enfant, que je t'embrasse, je vais payer mon ami.

MERVILLE.

O ciel! serois-je assez heureux?

DE MONVAL.

Eh! c'est toi qui me le rends; son pere fait-il cela?

DORSAIN.

Oui, Monsieur, mais loin de l'approuver, sa délicatesse s'y oppose.

DE MONVAL.

Tant mieux, j'aurai la satisfaction de l'y faire consentir, oui, mon enfant, tu seras mon gendre.

MERVILLE.

Ah! Monsieur, qu'ai-je entendu?

DE MONVAL.

Si ton pere est généreux, je ne veux point être ingrat, compte sur ma parole. Mais qu'y a-t-il donc de nouveau? j'apperçois un des gens de Madame. Il s'éloigne un peu.

DORSAIN.

Monsieur, nous vous laissons libre.

DE MONVAL.

Oui, nous nous expliquerons.

SCENE VI.

DE MONVAL. JASMIN.

JASMIN. *Il se débarrasse d'un petit paquet, & ne voit pas M. de Monval.*

VOYEZ un peu ce caprice : à peine j'arrive là-bas, qu'il faut revenir. Je suis, ma foi, tout éreinté.

DE MONVAL.

Eh bien, Madame de Monval est-elle au Château ? quelle nouvelle ?

JASMIN.

Ah ! c'est vous, Monsieur ? la nouvelle est que vous allez certainement la revoir bientôt.

DE MONVAL.

Au contraire, il faut qu'elle reste. J'irai la rejoindre.

JASMIN.

Ma foi, Monsieur, — M. le Marquis qui est arrivé au moment que je partoisi, trouve apparemment sa présence plus nécessaire ici.

DE MONVAL.

Ah ! il a été la trouver. Oh bien, je n'en suivrai pas moins mon plan, & pour commencer, je vous congédie.

J A S M I N.

Moi, Monsieur?

D E M O N V A L.

Vous-même.

J A S M I N.

Mais, Monsieur, songez donc que j'appartiens à Madame.

D E M O N V A L.

C'est justement pour quoi.

J A S M I N.

Comment! Monsieur, son valet-de-chambre Secrétaire! non pas, s'il vous plaît, permettez que je recoive aussi ses ordres.

D E M O N V A L.

Ses ordres n'auront plus de pouvoir ici, & sans plus d'explication, puisque vous voilà, prenez une plume, je veux lui faire tenir promptement la lettre que vous allez écrire. Voyons... placez-vous là.

J A S M I N.

M'y voici.

D E M O N V A L.

Bon. — *Il se promene à grands pas — médite & se parle à lui-même.*

J A S M I N, à part.

Parbleu, il me vient une idée; — il est ruiné, amusons-nous.

D E M O N V A L toujours se promenant.

Ecrivez... à lui-même. Je ne fais comment commencer.

J A S M I N, pendant qu'il est retourné, écrit & dit
à voix basse :

Commencer.

D E M O N V A L, toujours méditant.

Êtes vous prêt?

J A S M I N écrit & répète.

Prêt.

D E M O N V A L.

C'est bon, écrivez.

J A S M I N.

Écrivez.

D E M O N V A L.

Oui, c'est le meilleur parti. — *Il dicte.*

Croyez-moi, mon amie, restez à la campagne, votre présence ici vous donneroit des mortifications qu'il faut éviter. J'irai moi-même vous chercher, lorsqu'il en fera temps. Agissez de votre côté de concert avec l'homme d'affaires qui vous a accompagnée, & soyez bien persuadée de toute ma tendresse. Voyons, lisez.

J A S M I N.

Je ne fais comment commencer.

D E M O N V A L.

Eh! parbleu, par le premier mot.

J A S M I N.

C'est ce que je fais.

D E M O N V A L.

Voyons donc.

J A S M I N.

Êtes-vous prêt?

D E M O N V A L.

Il y a deux heures.

J A S M I N.

C'est bon, écrivez.

D E M O N V A L.

Comment! que j'écrive, vous moquez-vous de moi?

J A S M I N.

Point du tout, Monsieur.

D E M O N V A L.

Lisez donc.

J A S M I N.

Oui, c'est le meilleur parti.

D E M O N V A L.

Comment, le meilleur parti! *Il lui arrache le papier & lit.*

Je ne fais comment commencer, êtes-vous prêt? c'est bon, écrivez. Quel diable de galimathias! allons, fors de chez moi tout-à-l'heure, ingrat. *Il lui jette sa bourse, te voilà payé, & au-delà.*

J A S M I N *prend la bourse sur la table, & reste un instant comme immobile.*

Ingrat! *Il se leve.* Ah! Monsieur, ce mot me frappe. Oui, je le suis, je ne méritois pas vos bontés: — voilà votre argent, *il le laisse sur la table, & je vais me punir d'avoir manqué à un si bon maître.*

DE MONVAL.

O ciel! où les sentiments vont-ils se placer?

J A S M I N.

Dans le cœur d'un étourdi, qui ne s'est égaré que par le mauvais exemple. Vous le savez, Monsieur, j'étois né pour tout autre état. La paresse & le libertinage m'ont jetté dans celui-ci, & je devins un intrigant, un fat, pour complaire à mes maîtres.

DE MONVAL.

Mon ami, ce retour sur vous-même vous rend ma confiance; gardez cet argent, & restez avec moi.

J A S M I N.

Oui, Monsieur, & je vous serai fidele; vous mériteriez d'être plus heureux.

DE MONVAL.

Mais, qu'entends-je? ah! ah! c'est Madame de Monval.

SCENE VII.

MADAME DE MONVAL. LE MARQUIS.

DE MONVAL.

Madame DE MONVAL.

AH! vous voilà, Monsieur? quel bouleversement fait-on donc ici?

DE MONVAL.

Ce qu'il faut que vous fassiez vous-même, Madame de Monval.

MADAME DE MONVAL.

Eh non, Monsieur. Le Marquis & moi nous allons arranger tout cela.

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, croyez-moi, j'ai des gens en main qui sauront nous tirer d'embarras.

DE MONVAL.

Encore une fois, Monsieur, je n'ai pas besoin de vos services.

MADAME DE MONVAL.

Mais, M. de Monval, je ne vous reconnois plus. Vous voulez donc absolument me désespérer?

DE MONVAL.

Ce n'est pas, vous dis-je, le moment de nous expliquer.

LE MARQUIS.

Vous avez tort, Monsieur. Personne n'entend mieux que moi la partie des faibles-réelles. Il s'agit seulement de ne pas perdre la tête.

MADAME DE MONVAL.

Eh mais, sans doute, on doit, on fait attendre.

DE MONVAL.

Fort bien, Madame, continuez. Moi je fais ce que j'ai à faire. — *Il veut sortir.*

MADAME DE MONVAL.

Mais enfin. — *Merville entre des papiers à la main.*

SCENE VIII.

MERVILLE, *les précédents.*

MERVILLE.

AH, ah, Madame est ici !

DE MONVAL.

Mon cher Merville, ce n'est plus à moi, c'est à Monsieur que vous devez vous adresser.

MERVILLE.

A Monsieur ?

MADAME DE MONVAL.

Oui, M. le Marquis veut bien nous prêter les mains.

MERVILLE.

Il vaudroit mieux pour nous, Madame, que Monsieur nous prêtât de l'argent.

MADAME DE MONVAL.

Eh ! le moyen, lorsque vous prenez sur vous de donner les cinquante mille livres à la fois dont Monsieur vouloit se réserver une partie. C'est fort mal agir, Monsieur, c'est fort mal.

DE MONVAL.

Quoi qu'il en soit, je vais achever ce que j'ai commencé.

Madame DE MONVAL le suit.

Non, je ne souffrirai pas que vous donniez des scènes au Public. Marquis, je vous laisse avec Monsieur.

SCENE IX.

LE MARQUIS. MERVILLE.

MERVILLE.

BON, voilà le moment de l'expulser.

LE MARQUIS prend un fauteuil.

Voyons, M. Merville, traitons à l'amiable. Je fais....

MERVILLE prend aussi un fauteuil.

Que savez-vous, Monsieur? continuez.

LE MARQUIS, étonné du ton de Merville, se
lève.

Oui c'est l'usage, avec un air ironique, n'est-il pas vrai?

MERVILLE.

Je ne vous comprends pas, Monsieur?

LE MARQUIS.

Mais aussi il y a conscience; comment, on dit que les affaires s'embrouillent de façon qu'il ne restera plus dans cette maison que douze à quinze mille livres de rente?

MERVILLE.

Pas davantage, & je le prouve. Voici ce qui va vous mettre au fait. Il lui donne un papier.

LE MARQUIS *lit.*

Quoi, M. de Monval sera obligé de rembourser la succession?

MERVILLE.

Vous le voyez, Monsieur, aussi je suis bien fâché actuellement d'avoir payé vos cinquante mille francs; car il faudra que nous revendions votre terre.

LE MARQUIS.

Oh, que non, nous verrons cela. *A part.* Par bonheur il n'y a rien de signé. — *Il continue de lire.* Comment! mais Madame de Monval ignoroit donc qu'on ne vivoit ici que d'emprunt?

MERVILLE.

Non, mais de lui en parler, cela lui donnoit des vapeurs.

LE MARQUIS *frappant sur le papier.*

Rien de plus clair, & voilà qui donne bien à penser, oui.

MERVILLE.

C'est vrai, Monsieur; — heureusement que votre mariage sera une ressource pour la jeune personne.

LE MARQUIS.

Une ressource! eh! que diable, mon ami, voulez-vous que je fasse? ma naissance paiera-t-elle les dettes de cette maison? elle ruine la mienne.

MERVILLE.

Cependant par votre crédit.

LE MARQUIS.

Mon crédit ! mon cher Merville, sans une brillante fortune, il est nul ainsi que celui de bien d'autres. Soyons sinceres, je ne ferois qu'augmenter l'embarras de cette famille, il faut que vous me rendiez un service.

MERVILLE.

Moi ! Monsieur ?

LE MARQUIS.

Oui, tâchez d'arranger les choses de maniere que je me retire d'ici, là d'une façon honnête. Car encore faut-il des procédés.

MERVILLE d'un ton badin.

Des procédés ! eh, pourquoi donc des procédés ! ce seroit déroger ? — un homme de votre sorte doit trancher net, sur-tout lorsque c'est la fortune qui a tort.

LE MARQUIS.

D'accord, mais encore ?

MERVILLE.

Il est vrai qu'il y a des ménagements à prendre ; car enfin, la mort de Madame de Rozan rendra Clarice une assez riche héritiere.

LE MARQUIS.

Non, non, j'ai appris à ne plus vivre d'espérance.

SCENE X.

MADAME DE MONVAL, *les précédents.*

Madame DE MONVAL à pas précipités.

MAIS, voyez un peu l'extravagance. Je ne reviens point du ton qu'on prend ici.

LE MARQUIS.

De qui Madame parle-t-elle donc ?

Madame DE MONVAL.

De M. de Monval, c'est un vacarme affreux là-bas, *A Merville.* Vous, Monsieur, pourquoi donc avoir flatté tous les créanciers à la fois, que vous feriez en sorte de les payer ? vous êtes cause qu'on nous accable ?

MERVILLE.

J'ai fait pour le mieux, Madame ; il est vrai que j'ignorois le remboursement que vous ferez obligée de faire.

Madame DE MONVAL.

Mais, en vérité, un tel désastre n'est pas croyable ; de grace, Marquis, secondez-moi, il faut avoir des fauf-conduits.

LE MARQUIS.

D'accord, Madame ; mais à quel titre ?

Madame DE MONVAL.

Eh ! mais à titre de malheur, de défaut d'argent,

enfin . . . & puis n'y a-t-il pas une certaine tournure à donner ?

LE MARQUIS.

Cela se tente, en effet, mais ordinairement cette faveur ne s'accorde

MADAME DE MONVAL.

Je vous entends, vous avez du crédit, aidez-moi seulement, & vous yerez.

LE MARQUIS.

En vérité, Madame, j'admire votre courage.

MADAME DE MONVAL.

Oui, Marquis, vous êtes l'homme du monde le plus fait pour nous tirer de-là. Dabord, pour mieux sauver les apparences, il faut épouser Clarice, après quoi faire de ces coups d'éclats, qui aujourd'hui réussissent presque toujours.

LE MARQUIS.

A merveille ; néanmoins, Madame de Monval, un homme de ma qualité ne peut pas faire de certaines choses.

MADAME DE MONVAL.

Comment ! je n'entends pas vous compromettre... je vous demande de ces efforts, de ces projets en un mot qui prouvent au contraire une noble émulation, & que la fortune semble aimer à favoriser.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame, j'ai échoué tant de fois dans ces fortes

fortes d'entreprises. . . Je serois au désespoir que vous devinsiez la victime de ma malheureuse étoile.

MADAME DE MONVAL.

Quoi ! Marquis , ne seriez-vous plus dans les dispositions d'accepter notre alliance ?

LE MARQUIS.

Je ne dis pas cela , mais. . . .

MADAME DE MONVAL.

Expliquez-vous , Monsieur.

LE MARQUIS.

Je crois qu'il seroit plus convenable . . . de voir . . . de commencer , par exemple , à tenter si. . .

MADAME DE MONVAL, *piquée*.

Monsieur , je vous dispense des détours que vous voulez employer.

LE MARQUIS.

Mais , Madame de Monval ?

MADAME DE MONVAL.

Mais , Monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Permettez au moins.

MADAME DE MONVAL.

Non , Monsieur , je fais tout ce que vous voulez dire , vous espériez augmenter votre fortune , le coup est manqué , vous nous en laissez tout l'embarras , j'aurois dû le prévoir. *Là Merville se retire & dit à part*, bon , le coup est frappé , allons en donner avis.

LE MARQUIS.

Mais songez donc que je l'aurois peut-être augmenté cet embarras : tenez, Madame, soyons sincères, je vous avoue franchement que le desir naturel de rétablir mes affaires, m'a long temps fait chercher une maison opulente à laquelle je pourrois m'allier, je rencontraï la vôtre. Mon dessein étoit de renoncer à mes égarements ; mais accoutumé à vivre au milieu d'un monde frivole, que souvent les plaisirs & la dissipation menent gaiement à la fortune, je fus enchanté de trouver en vous une femme charmante dont tous les goûts sembloient devoir favoriser mes projets. Il me parut donc plus avantageux de condescendre à vos penchants, malheureusement nous sommes trompés tous les deux ; croyez-moi, Madame, revenons sur nos pas, & puisque la prudence veut que nous nous séparions, conservez-moi votre estime, & que je remporte au moins les regrets d'avoir été témoin de vos malheurs, sans pouvoir les réparer.

Madame DE MONVAL.

Ah ! Monsieur, & c'est de vous que je reçois cette leçon ? homme perfide ! pourquoi donc avec de pareils sentiments, & si vous m'estimiez, m'avoir excitée vous-même à tant d'égarements ?

LE MARQUIS.

Je suis coupable, sans doute, mais aussi soyez juste. Combien de fois m'avez-vous échappée par la mobilité de vos sentiments ? Pouvois-je dans le cercle

que nous parcourions, hasarder de paroître raisonnable, lorsque cent fois je vous ai vue éviter, badiner même ceux qui osoient l'être au milieu de nos plaisirs ?

MADAME DE MONVAL, *sortant de son accablement.*

Oui, Monsieur, je suis seule reprehensible....
Ah ! M. de Monval, méritiez-vous tant de chagrin ?

LE MARQUIS.

Mais, Madame, vous vous oubliez.

MADAME DE MONVAL.

Non, mon cœur se déchire... & votre langage me paroît odieux.

LE MARQUIS.

Eh pourquoi donc ?

MADAME DE MONVAL.

Parce qu'après m'avoir abusée aussi long temps, la vérité dans votre bouche ne peut être qu'une offense.

LE MARQUIS.

Je suis pourtant sincere.

MADAME DE MONVAL.

De grace, Monsieur, laissez-moi seule à ma douleur... Oui, je vais de ce pas dévoiler toute ma conduite à M. de Monval ; tel est l'empire de la vertu sur le cœur d'une femme qui, malgré ses folies, n'en respectoit pas moins intérieurement son époux.

LE MARQUIS.

Fort bien, Madame, voilà une circonstance qui met votre éloquence dans le plus beau jour ; j'avoue naïvement ma défaite.

MADAME DE MONVAL.

Quel affreux perfidage ! au moins, Monsieur, conservez ce caractère, vous êtes moins à craindre.

LE MARQUIS.

Eh, Madame, lorsque je me fais justice moi-même, vous m'en refusez jusqu'à l'honneur ! j'espère, cependant, que tôt ou tard.....

MADAME DE MONVAL, *avec mépris.*

Continuez, Monsieur. *Elle va pour sortir.*

SCENE XI.

MONSIEUR ET MADAME DE MONVAL.
MADAME DE ROZAN. MERVILLE. DOR-
SAIN. LE MARQUIS.

MADAME DE ROZAN.

MADAME de Monval ? un mot, je vous prie ?

MADAME DE MONVAL.

Madame, je vous remercie.

DE MONVAL.

Mais un moment, vous ne savez pas.

MADAME DE ROZAN.

Ma sœur, les événements prouvent les vrais amis. Je partage sincèrement vos malheurs, permettez que je les répare.

MADAME DE MONVAL.

Ah! ma sœur, dans quel instant frappez-vous mon cœur de ce trait généreux? permettez seulement à votre tour que je me retire, tout ce que M. de Monval décidera sera très-bien fait.

DE MONVAL.

Qu'entends-je!

MADAME DE MONVAL.

Ce n'est pas à moi que vous devez entièrement de retour, remerciez-en M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Courage, Madame, courage.

MADAME DE MONVAL.

Oui, Monsieur, je vous le répète, j'aurai celui d'avouer que je me suis trompée, & sur-tout dans le choix que je faisois de vous.

LE MARQUIS.

Oh, pour le coup, un tel héroïsme ne doit point rester dans l'oubli, je vais le publier. *Il sort.*

SCENE XII.

MADAME DE ROZAN, *les précédents.*

Madame DE ROZAN.

OH, par exemple, ma sœur, vous ne pouviez le congédier plus à propos ! Je vous offre ma fortune avec plaisir, mais à une condition qui m'intéresse particulièrement.

Madame DE MONVAL.

Parlez, Madame.

Madame DE ROZAN.

C'est d'accepter de ma main un époux pour Clarice.

Madame DE MONVAL.

Votre choix, ma sœur, ne peut être que très-bon.

Madame DE ROZAN.

M. Merville voudra bien sans doute aussi ne pas s'y opposer ?

MERVILLE.

Moi ! Madame ?

Madame DE ROZAN.

Vous-même, Monsieur, laissez-moi faire. *Elle va chercher Clarice & Merville qui sont à l'entrée du Salon. Marton les accompagne.*

SCENE XIII & dernière.

MERVILLE fils. CLARICE. MARTON.
les précédents.

Madame DE ROZAN *présente Merville.*

VOICI le gendre que je vous offre.

MERVILLE.

Comment ! mon fils !

MERVILLE fils, *aux pieds de Madame de Monval.*

Ah ! Madame, ah ! mon pere, pardonnez. *De Monval le relève.*

MERVILLE pere,

Qu'osez-vous faire, Merville ?

DE MONVAL.

Un moment, mon ami.

Madame DE ROZAN.

Oui, ceci nous regarde. Notre choix justifie une inclination qu'ils auroient sacrifiée à l'obéissance.

MERVILLE pere, *à M. de Monval.*

Ah ! mon ami, croyez que j'ignorois ceci.

DE MONVAL.

Je sens toute la délicatesse de vos craintes en ce moment ; mon cher Merville, vos procédés sont trop généreux pour les payer d'ingratitude. Sachez, Madame, que c'est à ces amis que nous devons le bonheur dont nous allons jouir.

D O R S A I N.

Oui, Madame, c'est par une convention secrete entre nous qu'on vous a excitée à faire une perte aussi considerable, & vous allez être convaincue que l'amitié dans une ame telle que celle de Merville, a su trouver les moyens de prévenir à propos le dérangement qui, tôt ou tard, auroit ruiné votre maison.

M E R V I L L E.

De grace, Madame, jouissez d'un bonheur plus réel.

M a d a m e D E M O N V A L.

Oui, M. de Merville, je suis entièrement détrompée, que la main de Clarice soit le premier témoignage de ma reconnoissance.

M E R V I L L E fils.

Ah! Madame, ah! mon pere.

M E R V I L L E pere, *en l'embrassant.*

Embrasse-moi, mon fils, je m'honore de ta joie.

M a d a m e D E R O Z A N.

Oh, pour le coup, mon frere, si vous êtes en état de doter Clarice, moi je veux augmenter la fortune de Merville, vivez heureux, mes chers enfants.

C L A R I C E.

Oui, chere tante, nous le ferons pour vous aimer toujours.

M E R V I L L E pere.

Ah! qu'il est doux pour moi d'avoir fait mon devoir!

Fin du troisieme & dernier Acte.

L E T T R E

A M. R. Auteur des Lunes.

« **M**ONSIEUR, j'aurois besoin de quelques ob-
 » servations astronomiques, & je vous avoue fran-
 » chement que j'ai balancé entre vous & M. de la
 » L.... ; mais réfléchissant que vous êtes assujetti
 » plus que personne aux influences de la Lune, &
 » conséquemment initié dans la science occulte des
 » Astres, permettez, je vous prie, que je vous con-
 » sulte avec toute la confiance du Néophyte le plus
 » docile. J'arrive d'un assez long voyage, non de la
 » Lune, comme on pourroit le dire proverbiallement,
 » puisque je tombe des nues pour un certain parent
 » avec lequel je suis en procès depuis dix ans, pour
 » un partage qui, grace à deux Procureurs, va heu-
 » reusement se trouver liquidé, les frais, dit-on,
 » ayant absorbé le capital. J'arrive, dis je, de Tarbes,
 » au moment qu'on ne m'attendoit pas. Or, Mon-
 » sieur, non-seulement je me trouve privé de ma
 » part au partage, mais encore presque ruiné pour
 » avoir laissé mon blanc-seing à un mien cousin, que
 » je chargeai d'un *Manuscrit* à faire imprimer. Ce
 » cousin se nomme justement *Jacques*, ainsi que
 » vous; or un tel nom suppose de l'esprit & des
 » talents; mais soit que faute de *Jean*, *Jacques* tout
 » court n'ait pas toujours l'avantage de participer
 » aux grâces célestes, comme par exception vous en
 » jouissez, mon cousin n'est qu'un sot, & il en con-
 » vient de bonne foi, pour n'avoir pas, dit-il, le
 » désagrément de s'en fâcher, si quelqu'un s'avisoit

» de le lui dire. Cette maniere de penser pourroit
 » se prendre à la lettre pour de la belle & bonne
 » Philosophie. Je crus donc ne pouvoir mieux faire
 » que de confier mes intérêts à un homme doué
 » d'autant de franchise; mais qu'arrive-t-il ? C'est
 » qu'au lieu de remettre tout uniment mon Manuf-
 » crit au Libraire, que je lui avois indiqué, il s'avise
 » de le donner à un autre sous le nom d'une Demoi-
 » selle. D'abord on lui dit que c'est une plaisanterie;
 » mais lui persuadé que c'est un excellent stratagème
 » pour rendre l'ouvrage plus piquant, soutient le con-
 » traire, en conséquence on imprime, & la brochure
 » paroît sous le titre de *Café Littéraire*, ou *la Folie*
 » *du jour*, décoïée du nom de Mademoiselle C. D.
 » Quelle fut ma surprise, Monsieur, lorsque je vis
 » dans les papiers publics mon Ouvrage annoncé
 » sous ce travestissement ! Voilà, dis-je, une balour-
 » di'e de l'Imprimeur, ou plutôt du cousin. En
 » effet, je lui écris sur le champ. Paix, Cousin, me
 » répond-il, ne dites mot, on s'y laisse prendre,
 » & tout va le mieux du monde. Ce ton de confiance
 » me donne les plus grandes espérances, je compte
 » du moins sur une petite rentrée de fonds honnête.
 » Mais, hélas ! quelle différence ! loin de tirer le
 » moindre profit, je me trouve obligé, malgré le
 » débit de l'Ouvrage, de payer en outre une somme
 » considérable pour l'impression & le papier. Ah !
 » Jacques, mon cousin, qu'avez-vous fait ? ce que
 » vous auriez fait vous-même. Comment ! *trente*
 » *mille Exemplaires* ! Mais c'est une folie sans exem-
 » ple. Sans exemple ! hé, *la Folle journée*, cousin ?
 » Elle a, ma foi, tiré bien davantage. Oui, mais c'est
 » bien différent. L'engouement du Public, les cir-
 » constances, l'originalité de la Piece, tout, en un
 » mot, en assuroit le succès. Vous êtes fou, vous
 » dis-je, & me voilà ruiné. Un moment donc, Cousin,

» ça ira. *Trente mille Exemplaires*, morbleu ! oh, je les
» laisse à votre compte ; — mais lisez donc ce que
» j'ai ajouté à la note qui est au-devant de la Piece.
» On prévient les Relieurs chargés de relier la *Folle*
» *Journée*, de ne pas manquer d'y joindre ce *Prologue*.
» Un pareil avertissement dit tout, & ce sera leur
» faute, s'il nous en reste, puisque la *Folle Journée*
» ne peut pas décemment se relier sans la critique,
» & sur-tout une critique qui parle du magnétisme,
» & dit bien des vérités à qui veut les entendre.
» Ah ! Jacques, mon cousin, qu'avez-vous fait,
» encore une fois ? voilà un tour pendable. *Trente*
» *mille Exemplaires* ! c'est de quoi approvisionner
» pendant trois mois tous les Epiciers de Paris.
» Quoi ! vraiment, vous croyez qu'il en restera ? si
» je le crois, voyez ces énormes balles. Comment !
» tout est broché ? mais c'est donc le diable ? autres
» frais en pure perte. Falloit-il manquer la vente ? on
» venoit à chaque instant en demander. Allons, j'aurais
» dû m'y attendre. Vous avez travaillé à votre tête,
» mais telle est mon étoile. A ce mot voilà le cousin
» Jacques qui me fait une longue kyrielle des évé-
» nements de sa vie, pour me prouver que les Astres
» ont une influence irrésistible sur toutes nos actions.
» Voyons... je m'en souviens, c'étoit en.....
» un Mercredi, à six heures du soir, que je fus chez
» le Libraire. Justement... on entroit dans la *Lune*
» *rouge*, & je n'ai jamais manqué de faire des sottises
» à pareille époque. Vous concevez, Monsieur,
» malgré mon dépit, que je ne pus m'empêcher de
» rire de la bêtise du cousin. Oh, vous avez beau
» rire, je soutiens que la *Lune* a plus de pouvoir
» sur nous que vous ne pensez. Témoin notre cou-
» sine *Marcelle* & sa sœur cadette qui, pour avoir
» été mariées, l'une dans la pleine *Lune* & l'autre
» dans son croissant, jouent toutes deux un rôle si dif-

» fèrent. L'aînée, sage, prudente & fidele à son
 » mari, méritoit d'être heureuse, & ne l'est pas :
 » l'autre, vive, enjouée & coquette, a le meilleur
 » mari du monde, & cependant elle lui en donne
 » à garder tous les jours. Ce qui prouve bien, comme
 » vous voyez, la réalité des influences sublunaires. A
 » une assertion de cette force, il n'y a rien à repliquer ;
 » aussi ne voulant point échauffer le cousin, je parus
 » me rendre, & j'en revins aux *trente mille Exem-*
 » *plaires* ; mais j'ai beau évoquer tous les Astres
 » avec lui, je ne vois que trop, que si je n'étois pas
 » heureusement en état de supporter une pareille
 » extravagance, il y auroit de quoi me faire faire un
 » trou à la Lune. De grace, Monsieur, rendez-moi
 » le service de faire quelques observations astrono-
 » miques à ce sujet, & jugez dans un de vos accès,
 » si en effet cet Astre a un ascendant sur les cousins
 » qu'on charge de ses affaires, comme je crois fer-
 » mement qu'il en a sur de certains esprits. Dans la
 » négative, je me croirai en droit de faire entrer le
 » cousin dans la perte qu'il me cause ; autrement je
 » regarderai sa folie comme une suite de mon étoile,
 » & j'aurai l'attention une autre fois de consulter
 » mon Almanach, ainsi que Cyrano & le Docteur
 » la Chambre.

Je suis, &c.

Lu & approuvé, le 22 Avril 1785, SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, LE NOIR.

De l'Imprimerie de L. JORRY, Libraire-Imprimeur de
 Monseigneur LE DAUPHIN & des Enfants de France,
 rue de la Huchette.

s
e
n
i
-
s
-
la
le
je
e,
er
ur

R.

de
nce,

